

**Liste Mélusine, comme le site Mélusine  
[<http://melusine-surrealisme.fr>],  
est une production de l'APRES  
(Association pour l'étude du surréalisme  
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 29

## Sommaire

Peut-on encore lire ?Tzara : l'approche impossible du Principe .....	1
Parution du compte-rendu "Benjamin Péret : travail en chantier" de Richard Spiteri dans <i>La Revue d'histoire littéraire française</i> , 2 juin 2018 .....	9
Guillermo Trujillo, peintre et sculpteur panaméen, est mort.....	11
L'écrivain et poète Georges-Emmanuel Clancier est mort.....	12
Rappel exposition : « Gordon Matta-Clark : Anarchitecte » au Musée du Jeu de Paume, Paris.....	14
Agenda.....	15

## Peut-on encore lire ?Tzara : l'approche impossible du Principe

<http://zone-critique.com/2018/07/15/tzara-lapproche-impossible-principe/>

Posted by *Romain Debluë* on dimanche, juillet 15, 2018 · [Leave a Comment](#)



Peut-on encore lire Tzara ? Question malhabile. La bonne, et la première, à poser serait plutôt : peut-on continuer à ne pas le lire ? Peut-on continuer à survoler, souvent avec mépris d'ailleurs, l'aventure du surréalisme en dédaignant de s'installer pour quelque temps au moins sur la terre, bordée d'aucun terme, de son œuvre magistrale ? Certes, la singularité splendide des vers de Tzara, leur crâne intelligence et leur aristocratique obscurité ne sont pas sans provoquer maints découragements parmi les lecteurs pour qui la poésie n'est qu'un divertissement virevoltant, dont la plus noble tâche s'avère celle de décrire le vol des feuilles mortes « sur fond d'automne triste », comme disait Jacques Villeret dans le rôle du Reichminister

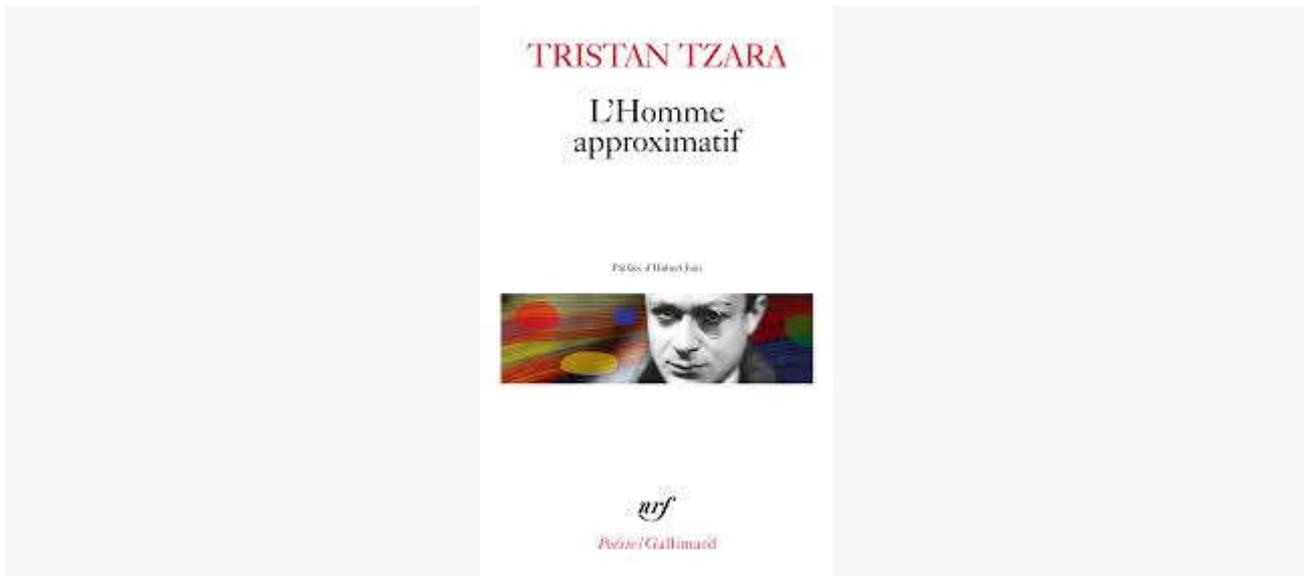
Apfelstrudel. Aux autres, cependant, à tous ceux qui espèrent de la poésie une pensée puissante sans quoi l'émotion esthétique n'est qu'un frémissement fragile de l'hypogastre, les œuvres de Tristan Tzara, si denses qu'incandescentes, offriront sans nul doute d'inoubliables enchantements.

*Quid est homo, quod memor es ejus?*  
(Ps. VIII, 5)

### I. « un chant oublié par le temps qui court »

Le vingtième siècle d'après-guerre n'eut que deux poètes certains, et dignes du nom : dire plus serait flatter les sots, ou mentir. Il y eut Claudel, il y eut Tzara ; et puis voilà. Pour en voir d'autres, il faut bigler très complètement, car alentours ne sont que rimeurs nombreux, – doués parfois, géniaux jamais. Pourtant, quoiqu'évidente, la chose demeurerait jusques à présent inédite. Et je m'en étonnais presque, avant de me souvenir que j'ai l'incomparable honneur de vivre en cette curieuse apostille aux siècles raisonnables où l'on est assez décadent pour inventer sans effort de la poésie parmi les pages toutes blanches dont est faite l'œuvre, par exemple, d'un Bonnefoy... Si l'homme du temps *post totum* n'était pas né du monstrueux croisement d'une guenon et d'un iguane, il y aurait des ans que scintillerait au pinacle des ultimes poètes métaphysiciens le nom glorieux de Tristan Tzara, dans le génie de qui sont dès toujours dissoutes les verbosités vagues des invertébrés versifieux du jour et de la veille, lesquels s'en iraient alors pendre de honte, après s'être aperçus dégorgeant sur une page, avec peine, trois quarts tacites de mots silencieux, afin de décrire un crissement de cil dans un potager en fleurs.

Il ne faut pas cependant mentir pour autant : l'œuvre dont il est ici question est parmi les plus difficiles de son siècle, et de beaucoup d'autres sans doute. Car, je le dis d'emblée, Tzara est de ces écrivains de haute race qui dressent dédaigneusement, entre leur pensée et la paresse des imbéciles, l'oppidum imposant d'un style crénelé d'obscurités défensives. On eût dit, là encore, qu'il naquit pour déplaire aux poussifs et désobliger les imbéciles, à savoir tous ceux qui croient possible d'écrire de grandes œuvres dans la langue des eaux usées, laquelle passe de bouches en bouches depuis que le premier bavard apprit à longuement proférer, informe, son propre néant. Il n'est là cependant nulle posture d'esthète, ni de gratuit hermétisme : c'est de métaphysique dont il est question, à même la constitution totalement neuve du verbe de Tzara, où les mots n'atteignent à leur sens que dans l'éclat unique du vers, qui devient alors l'unité atomique du poème, tandis qu'une syntaxe plus haute, non celle des phrases anciennes mais celle des images, charpente avec une sereine solidité l'ensemble du Chant. Littéralement, il y a harmonie ; et la symphonie se déploie à plusieurs niveaux : chaque vers est l'unisson de l'image portée, chaque poème est l'accord des visions multiples consonnantes dans l'unité du Sens, et chaque recueil, enfin, paraît comme la phrase vaste et vertigineuse qu'un orchestrateur de génie reconduit toujours à sa note fondamentale. De là ces vers innumérables qui paraissent ne rien vouloir dire, dès lors qu'on entend *analyser* tel ou tel poème, c'est-à-dire tenter d'en résoudre la totalité en chacune de ses parties. Distracts du poème, certes, les vers de Tzara n'ont aucun sens. De même qu'un thème mahlérien n'accomplit sa signification qu'au lieu exact de la Symphonie où il est installé, le moindre vers de, par exemple, *L'Homme approximatif*, ne révèle son sens qu'en étant *situé*, comme dirait Max Jacob, – en étant lu là où il est, dans la grande architectonique du texte tout entier. L'on me rétorquera peut-être que c'est vrai de tout grand poème. Dans une certaine mesure, certes, mais chez tout autre que Tzara, la situation du vers ajoute au sens immédiatement perceptible des mots une couche d'intelligibilité neuve, cependant que chez lui, c'est le sens même, en toute son intensité, qui surgit de la structure d'ensemble. Non point donc un niveau de compréhension nouveau, extrinsèque en quelque sorte aux mots eux-mêmes, lequel se dévoilerait en plus du sens obvie ; mais bel et bien la totalité du sens de chaque vers se révélant par jeu de résonance, au sein de l'ensemble.

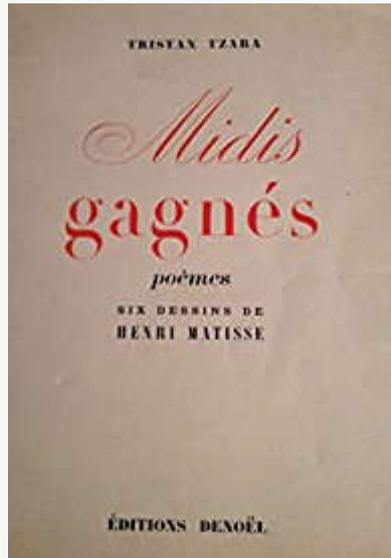


Au sens littéral, je ne puis *entendre* aucun mot de la langue de Tzara sans comprendre dans une écoute unifiante toutes les sonorités où se compose la haute logique de sa parole. Tâche proche de celle que Mallarmé se donnait, déjà, d'une retrempe complète des « mots de la tribu » dans l'eau lustral du Sens ; tâche dont se sentent toute l'œuvre et toute la poétique de Tzara, où l'aristocratique originalité de sa langue peut, seulement, paraître hors de tout soupçon de snobisme. Tzara, comme tous les plus grands entre les écrivains, a l'âme marquée d'une sainte horreur du mot commun, de la langue commune, de tout ce qui, au domaine de la parole toujours nouvelle car éternelle, a déjà servi. Il faut écrire « dans une autre langue que celle dont nous sommes couverts » (*L'Homme approximatif*). Là, nulle coquetterie ; exigence métaphysique, bien plutôt. Il n'est pas en effet pour lui question d'exiger de son style qu'il se contorsionne par principe et se trémousse parmi la bacchanale grotesque du Nouveau consacré terme souverain de l'acte poétique, donc de l'acte pensant. Son œuvre, il s'en faut, n'est pas de celles qui, comme l'écrivait Guez de Balzac, « étonnent l'imagination et ne contente que les mauvaises curiosités ». En écrivant un langage neuf, un style inouï avant lui, en faisant entendre un chant dont les inflexions sont immédiatement signées de son universelle singularité, l'auteur d'*Où boivent les loups* ne cédait à nulle gratuité. Tout au contraire répondait à la plus originaire provocation par quoi puisse un poète être excité, et son œuvre suscitée, celle du « tendre cheminement d'une pensée sourcière / où déjà s'aventure l'avenir » (*Midis Gagnés*). À l'indicible ne peut correspondre que l'inouï, c'est-à-dire l'inaudible pour tous les assourdis dont l'admiration se pâme et s'abîme de Vadius en Trissotin. Cela dit, je prends les choses au principe.

## II. « adolescent attardé dans un nuage d'anges désaffectés »

Toute l'œuvre magistrale de Tzara se peut résumer dans l'un des premiers vers de cette ultime grande épopée versifiée de l'histoire qu'est *L'Homme approximatif* : « quel est ce langage qui nous fouette nous sursautons dans la lumière ». L'homme contemporain est celui pour qui le langage est une surprise, un abîme de perplexité, dans la mesure où cet homme a perdu l'habitude du Verbe, laquelle par exemple permettait à Claudel d'accueillir le don de la parole avec la sérénité sublime que l'on sait. Pour Tzara, au contraire, le langage se révèle dans la brutalité sauvage d'un éblouissement intérieur qui porte en soi le paradoxe d'être ce qui me fait homme, semblable à tout autre homme, cependant qu'il est aussi le lieu seul par quoi ma singularité la plus intime peut advenir : nulle part ailleurs que dans la parole, je ne suis plus proche de moi – et pourtant, rien n'est plus commun, parmi l'humanité, que le langage. « Nous sursautons dans la lumière », écrit le poète : l'illumination est une irruption violente qui, littéralement, fait sur-sauter, sauter au-dessus de soi, et qui permet de se voir, soudain, tel que l'on est, cinglé par un maître intérieur dont l'unique moyen de se rappeler à nous désormais paraît être le fouet. Voilà l'homme réveillé à la phosphorescence qui l'habite, le voilà « tombé à l'intérieur de soi-même retrouvé » ; il a sursauté, il s'est retourné au dedans de soi et regarde s'y répandre une cinglante clarté dont il avait oublié l'existence. Et dès là, tout peut commencer. L'ample poème qui suit n'est que le long cantique de cette invention de l'intériorité par l'homme sauvage moderne, celui pour qui la civilisation de sa propre âme est une tâche à recommencer entièrement. Aussi l'émerveillement est-il chez Tzara perpétuel. « Quel est cet espace / qui rayonne en moi » (*Terre sur terre*) ? Telle est la sollicitation intime à l'origine de toute sa poésie, qui se donne pour tâche précisément de chanter les recoins découverts en ce territoire, l'âme, que la criminelle crétinerie des temps modernes espérait calfeutrer assez pour que nul jamais plus n'en devine l'étendue. Et encore, ces vers d'une importance

capitale : « il y a un bien beau pays dans sa tête / là où la promesse du ciel le touche avec sa main » (*L'Homme approximatif*).



Mais Tzara n'est certes pas dupe et se sait si seul qu'il en devient, pour maint de ses contemporains, parfaitement monstrueux ; et, surtout, parfaitement abscons. « Parole, écrit-il, ta saveur a fui le règne des humains » (*Midis Gagnés*). C'est-à-dire tout à la fois la capacité de dire autre chose que l'insignifiant, mais aussi celle d'écouter, et donc de répondre : « les cristaux du vide personne pour écouter ». L'émerveillement est perpétuel, certes, mais aussi et peut-être surtout la sidération d'être le seul à le ressentir, le seul à savoir encore la saveur de la parole et l'aimer, et la servir. Aussi ne s'étonnera-t-on pas que soit centrale la solitude dans l'œuvre de Tzara. Centrale mais non pas cependant sans poser de profonds problèmes au poète qui tout à la fois la quête avec ardeur et ne s'y trouve jamais apaisé, en manque toujours d'un interlocuteur digne de ce qui est en jeu lorsqu'une parole véritable est prononcée. Le langage, Tzara le sait bien, est d'essence dative : il ne s'accomplit que dans le dialogue ou, le christianisme l'a révélé, dans ce Dialogue des dialogues qu'est l'oraison. Hélas, l'Interlocuteur par excellence, le Verbe même, fait défaut à l'auteur de *La Face intérieure*, dont précisément toute la grandeur est de se débattre solitaire, absent à toute Révélation, « les yeux fixés sur la seule certitude du monde » (*Midis Gagnés*), le dos pourtant acculé à l'Absolu dont il devine et pressent la présence au fond de chaque chose et, éminemment, au fond de lui-même. Aussi, subodorant avec autant d'intensité l'impossibilité du monologue et l'impossibilité de s'adresser à ses semblables qui *n'entendent* strictement rien à rien, le poète s'installe en une perpétuelle oscillation illustrée par la figure du loup, que déchire le désir de solitude d'une part et, d'autre part, l'espérance de reprendre place au sein de la meute dont il se sait avoir la charge. Oscillation cependant qu'il serait stupide de réduire au tangage indécis que provoquerait une impossible socialisation, douloureusement vécue par un misanthrope mal dégrossi de ses instincts grégaires. Rien de tel chez Tzara qui jamais n'éprouva aucune peine à proclamer son indépendance au nez de tous ceux, d'André Breton au Parti Communiste, qui voulurent à un moment donné dissoudre l'acidité transcendante de sa personnalité dans une soupe collective. Le mouvement Dada lui-même ne put le tenir prisonnier, et son fondateur dut même s'en distinguer avec une certaine fermeté avant que de commencer à donner au monde ses premiers véritables chef-d'œuvres. Dada se mourait en effet, de manière si paradoxale que hautement dadaïste, dès les *Sept manifestes Dada* de 1924, tandis que *L'Homme approximatif*, le premier livre de son auteur qui fût marqué au coin du pur génie, dont la rédaction débuta en 1925, parut en 1931. Au vrai, l'enjeu est infiniment plus profond. Au sens le plus fort de la formule, Tzara *n'a personne à qui parler*. « Personne ne sait plus où mènent nos démarches / et nos efforts obscurs de gagner le silence » (*Le Signe de vie*). Plein d'un pays de clarté infinie, il est ce « chiffre lumineux », sa « tête pleine de poésie » (*L'Homme approximatif*), qui ne trouve nul être en qui rayonner. Aussi, progressivement, « la chaleur que tisse la parole / autour de son noyau le rêve qu'on appelle nous » (*ibid.*) se transformera-t-elle en une excessive incandescence qui menacera, à tout instant, de consumer le poète, lequel terminera son épopée par ces vers explicites : « et rocailleux dans mes vêtements de schiste / j'ai voué mon attente au désert oxydé du tourment / au robuste avènement de sa flamme ».

### III. « et la main de dieu tâte le pouls dur du gouvernail »

Singulière situation de l'immense Tzara qui, sur ce point précis, se tient entre exactement Rimbaud & Claudel. Comme le premier, il constate l'impossible parole poétique suspendue dans l'absence de son seul principe possible, à savoir la Parole personnelle d'un Dieu dont pourtant, au contraire du second, il s'acharne

à m'éconnaître l'adresse révélée. Comme le premier, il *sait* qu'il n'y a pour son art aucun salut hors du Verbe éternel, mais comme lui également, il persiste incapable de le conduire au-delà de cette seule certitude, tout extérieure, qui occupe le IXe chant de *L'Homme approximatif*. Il fait pourtant, après Rimbaud, un pas de plus en ceci qu'il parvient – et c'est là son génie – à prendre pour fondement de son œuvre sa propre incapacité, sue comme telle, à l'accueil de la Parole qui fit les mondes. Là où l'auteur de la *Saison en enfer* s'était tu, Tzara continue de parler, continue de chanter, et accomplit même l'exploit de prendre pour thème de toutes ses sonates leur incompétence à dire l'Essentiel. C'est ainsi qu'il est sans doute le poète de tous le plus paradoxal, et le plus inconfortable, au sens où son œuvre, entièrement, repose sur une consciente inconscience non de l'Absolu, que Tzara sait de toute son âme, qu'il aime et méconnaît, – mais bien plutôt de sa communicabilité, c'est-à-dire de sa Révélation et, éminemment, de son Incarnation. « Le Verbe de Dieu, écrivait Claudel, est Celui en qui Dieu s'est fait à l'homme donnable ». Très exactement, il manque à Tzara d'avoir su que l'Absolu est à l'homme donnable, qu'il est donné à lui, ou mieux : qu'avec lui, il a engagé le dialogue et que, dans ce dialogue, il s'est dit lui-même en tant qu'unique voie capable de mener à lui. Dès lors, et comme à ceux de tous les mystiques sans Christ, le langage devait paraître aux yeux du poète sous l'aspect d'une indéchiffable énigme contre laquelle, héros inexorable, il ne s'épuisa jamais de butter sans répit. Le paradoxe se peut alors dire ainsi : Tzara, de source sûre, sait l'homme destiné à l'oraison, qui accomplit l'essence de la parole dont il est grave, mais il ignore cependant que l'Absolu condescendit à l'initiative du dialogue. Le problème est donc pour lui insoluble en ceci que Dieu est là, certes, et bien là, mais que l'homme ne peut s'adresser à lui sans le faire déchoir de sa surexcellence. Aussi n'est-ce point un hasard si *L'Homme approximatif* s'ouvre sur le mot « dimanche », jour du Seigneur ainsi décrit : « lourd couvercle sur le bouillonnement du sang / hebdomadaire poids accroupi sur les muscles ». Puis l'auteur d'ajouter : « les cloches sonnent sans raison et nous aussi / sonnez cloches sans raison et nous aussi ». Le dimanche est par excellence le jour où l'enclôture volontaire est ressentie par Tzara dans toute sa lourdeur, pour qui précisément Dieu ne descend pas sur terre, cependant que tout l'y appelle et l'y implore avec désespoir. C'est alors que le sang bouillonne et que l'homme, en toute la densité de son être, se fait pour lui-même le plus lourd. Néfastes effets de ces cloches dont on veut croire qu'elles sonnent sans raison et qui pourtant en nous résonnent, dans le moment où s'établit entre icelles et le poète une correspondance si mystique que mystérieuse.

Là se recueille et se comprend le sens de cet homme approximatif dont Tzara voulut faire le titre de ce qui, par bien des aspects, demeure son chef-d'œuvre. L'approximation, on le sait, est le nom de cette opération mathématique par quoi l'on tend à s'approcher d'une certaine grandeur réelle, sans y parvenir jamais. L'homme approximatif, et non l'homme approximateur, « comme moi comme toi lecteur et comme les autres », cet homme est tout entier constitué d'une approximation : il n'est pas celui qui opère l'approximation mais celui qui se constate et subit son être approximatif, à savoir le destin d'être toujours excentrique à soi-même et embarqué dans l'exigeante quête d'une coïncidence avec soi qui, Tzara l'éprouvera rudement toute sa vie, est inaccessible aux seules forces de l'homme volontairement livré à lui-même. « Tu portes enfermée dans le secret de tes entrailles la clé des immenses coïncidences » (*L'Homme approximatif*), proclame le poète. Et encore : « le plus secret de tous c'est toi le plus lointain ». Or, c'est ce « plus lointain » à quoi tend, sans y pouvoir atteindre, l'approximation qu'est l'homme dans cet univers singulier entre tous où il se sait mystère, où même il vit de la seule essence de ce mystère, mais où il refuse avec fermeté de s'abandonner à l'antécédence devinée de cette source si souvent convoquée en des vers qui se complaisent à en chanter la trop hautaine pureté. Plus redoutable peut-être, encore, que le drame de l'homme sans Dieu, cette patiente agonie, pleine de thrènes et de cantilènes, de l'homme *qui sait Dieu* mais n'en veut point savoir la voie, – et se heurte aux anxiétés abyssales d'une manière de pélagianisme insidieux. Nulle page sans doute n'en donne une vue plus nette que celle dont proviennent ces vers de *Grains & issues* : « que se brisent les lances que l'homme enfin s'élève et grandisse en marche pour remettre l'homme en place à la mesure juste de son règne qu'il soit roi du domaine qu'il est qui le hante ».

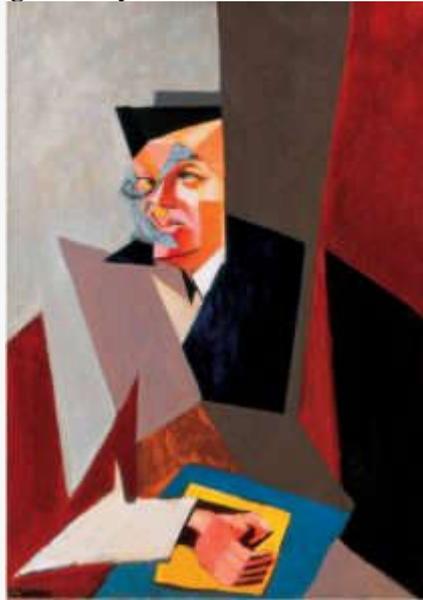
Mais Tzara lui-même ne peut s'empêcher de s'insurger contre ces sordides exhortations, dont il connaît toute la vanité, et c'est bien là sa grandeur comme sa misère tout ensemble, car il ajoute immédiatement :

« ce jour l'homme qui marche se confondra avec la pierre  
il n'entendra que son propre battement aveugle au soleil et à la nature des choses qui l'appelera par son nom  
il se confondra avec le flot qui le mène et la rue qui le porte  
il criera pour n'entendre que le choc qui doublera son allure ».

En lui, et dans son œuvre, le combat fut perpétuel entre l'espérance impossible du ciel, et l'espoir résigné de la terre seule, dont il savait mieux que tout autre qu'elle n'est pas assez vaste pour contenir l'intériorité

infinie de l'âme humaine, laquelle certes y demeure, mais comme seulement en exil, car « il n'y a que l'homme en tant que conscience qui est étranger à tout » (*Grains & issues*).

**IV. « j'ai vu de près parmi les aveugles le mystère de la naissance »**



De fait, il faut bien voir qu'il n'y a pas chez Tzara de refus ou de résignation vaniteuse à cette finitude dont il s'éprouvait cependant prisonnier sempiternel. Il n'y a qu'attente déçue, enfer subi par la fautes des siècles assassins qui poussèrent la grande troupe humaine aux confins de l'assourdissement et de la stérilité, et qui ne laissèrent plus aux générations d'outre-guerre autre domaine qu'un vaste désert où la chaleur de la pensée elle-même, c'est-à-dire de l'être homme en sa quintessence, ne peut plus être vécue que comme une consumante incandescence dont Tzara eut cependant le courage de se faire la propitiatoire victime. « Approximatif » : tel est le nom de sa malédiction qui pourrait être une bénédiction, s'il avait été capable de voir que le centre de la conscience, ce « noyau » autour de quoi se tisse parole et pensée, n'est pas en l'homme mais au-delà, le plus intime étant le plus extime de l'âme humaine, qui ne le découvre qu'à se remettre exhaustive mains antécédentes de son Principe. Ce qui hélas ne peut advenir hors du domaine de l'Incarnation, où s'accomplit seulement toute possibilité de pleine conversion à Dieu et de parfaite conversation avec lui. Le poète le sait bien qui se lamente en quelques mots insondables : « il n'y qu'une seule présence et elle n'est pas pour moi » (*La Face intérieure*), avant que d'ajouter encore cette exhortation sans ambiguïté : « déchirez-vous cœurs au long des chants divins / sur vos lambeaux les filles s'essuieront les pieds ». Dès lors, le monde terrible et magnifique de Tzara demeurera désespérément obscur à qui ne verrait pas qu'il est tout entier traversé par cette tension que révèle l'enlumination soudaine de l'esprit par l'infini de sa dimension intérieure, et qui se traduit par un douloureux déchirement entre l'épreuve de la pensée d'une part, laquelle impose à l'homme l'intense exigence de l'Absolu, et d'autre part l'anxieuse constriction entre les limites de la finitude dont, par ses forces seules, la créature humaine est incapable de s'extirper. Aussi est-ce entre mort et naissance que fermentera l'impuissante soif de lumière dont l'auteur de *Midis gagnés* fit le thème de toute son œuvre ; mort et naissance qui toujours chez lui paraissent chargées du paradoxe dolent que leur confère leur situation singulière, à savoir celle d'un enclos indépassable et pourtant excédé toujours déjà par l'irrépressible cavalcade de l'esprit en ses terres intérieures. Le fait est subtil qui demande à être examiné de près.

Mort et naissance sont pour Tzara deux événements qui lui sont odieux, en leur certitude même, pour cette raison précise qu'il *sait* l'homme venant de plus loin que son origine mondaine – il n'est que de relire l'Épilogue de *La Fuite* pour s'en convaincre –, et surtout allant infiniment plus loin que cette mort dont pourtant il se sait incapable de percer les ténèbres. Solitaire et terrible, il ne peut que demander, mais à qui ?, en quelques vers limpides : « quel est ce sourire perpétuel qui nous regarde / et que les nuits d'été nous appelons mystère » ? La réponse, ci-bas, ne lui fut jamais donnée, et toute son œuvre existe dans l'encadrure de ces deux inadmissibles limites, la naissance et la mort, que l'homme non point sans Dieu mais, pire, si distrait de Dieu qu'il le croit trop lointain pour en être entendu, que cet homme donc doit se résoudre à éprouver dans toute la tranchante minéralité de leur absurdité, cependant que tout en lui clame qu'il y a Sens. L'issue est sans issue, et ne reste plus au poète que le vertigineux balancement de toute l'âme entre la résignation feinte, mais jamais satisfaisante : « dans l'ombre d'airain il n'y a plus rien à dire sauf l'oubli » (*Midis gagnés*), et les soudains mais sublimes sursauts de certitude que prononce si bien la versification

scintillante de Tzara : « ouvre-toi cœur infini / pour que pénètre le chemin des étoiles » (*ibid.*). Ou encore : « il y a encore comme moi quelques légères gouttes d'âme rejetées par la force centrifuge » (*L'Homme approximatif*), où l'on retrouve ce désir, sans espoir mais non sans espérance, de trouver le *centre* et de s'y tenir. Et puis, enfin, cet aveu : « j'ai caressé l'éternité j'ai cru en elle » (*Le Signe de vie*), où le verbe « caresser » doit s'entendre, en plus de son sens obvie, au sens que Littré donne troisième et qui signifie « entretenir, nourrir ». En ce sens, surtout, Tzara pouvait affirmer avoir « caressé l'éternité », c'est-à-dire en avoir nourri l'espérance et en avoir entretenu, littéralement, la *flamme* ; cette flamme qui est la parole dont l'esprit se découvre doté, et par quoi il est constamment redonné à lui-même, – laquelle hélas ne suffit pas, livrée à elle-même, à remonter jusqu'à celui qui en est le Donateur. Reste alors seulement au poète le constat de cette situation sacrificielle, en quelques mots infinis, au bas de la dernière page de son dernier recueil : « vérité ma main au feu / pour le mieux et pour le pire » (*40 Chansons et déchantons*).

**V. « aucun mot n'est assez pur dans la lumière / pour couper le diamant de leur beauté autour de nous »**

Site singulier d'un esprit dont le style, lors, n'est pas sans s'y configurer tout entier, à d'innombrables distances des automatismes misérables d'un certain surréalisme industriel dont d'ailleurs Tzara su se tenir toujours lointain. D'évidence, le lieu d'où provient la parole de cet écrivain ne pouvait que le contraindre à la construction savante d'une forme capable de correspondre à cette provenance dont il sait et dit lui-même l'éminence : « je viens du haut des sources incompréhensibles » (*La Face intérieure*). Aussi la phrase disparaît-elle, à de très rares exceptions près, de toutes les œuvres versifiées de Tzara ; et cette disparition même, comme tout détail de sa langue, est grave de sens. C'est même par là que le poète se distingue de la presque totalité de ses indignes confrères contemporains : de ses pages le Sens n'est pas absent, au contraire, il est *trop présent* pour les compétences de l'humaine langue à elle-même laissée, qui crève littéralement d'exprimer cet excès envahissant dont elle à connaissance pourtant qu'il n'est rien d'autre à dire que lui – encore et toujours lui, dont la nature est oubliée mais la présence partout sentie. Si la poésie de Tzara est d'abord si difficile, d'aspect si hermétique et de figure si secrète, ce n'est pas par défaut de sens mais par surabondance, reçue et répétée par une parole qui n'est pas à la hauteur de ce don, et qui le sait fort bien, et s'efforce à la mesure de ses forces trop faibles d'en rendre l'écho le plus exact possible.

Héroïque, en effet, Tzara ne renonce pas : « je chante l'homme vécu à la puissance voluptueuse du grain de tonnerre / qui s'enveloppe aussi de la somptuosité sidérale de la poussière et brille » (*L'Homme approximatif*). Car il n'est d'autre possibilité d'existence en vérité que celle de celui qui donne à toute chose son nom, et tente par là même d'atteindre à l'expression du sien propre. Ainsi, à la même page, peut-on lire ces vers pleins d'une sérénité surnaturelle :

« et pourtant les objets sont là consolation côtoyant les sensations  
il n'y a que leurs noms qui soient pourris vermoulus insalubres  
la lumière nous est un doux fardeau un manteau chaud  
et quoique invisible elle nous est tendre maîtresse ».



Les avant-gardes excitées et les formalistes fourbes, tous, ont tort : ce n'est point la tâche du langage et la mission de l'homme qui sont à repenser, car depuis Adam elles n'ont pas changé ; ce sont bien plutôt les mots eux-mêmes qu'il convient de retremper aux sources de la parole afin de les rendre dignes à nouveau du

miracle de la présence, du mystère de l'être. « Puissance de l'être je ne désespère pas de te retrouver », confiait Tzara dans *La Face intérieure*. Les objets *sont là*, et la lumière intelligible dans laquelle ils nous sont donnés, celle-là même qui nous réchauffe en nous faisant capables de parole, cette lumière est tout à la fois un poids, mais heureux, et une protection contre la perpétuelle tentation de l'absurde, qui voudrait que nous transposions à l'être même la pourriture constatée de notre moderne condition humaine, située tout au bout de la décadence, et tout au bord de tous les précipices de la bestialité. Il faut donc une langue capable non de satisfaire mais, à tout le moins, de *consoler* l'homme d'après tout, l'homme que l'humanité livre nu aux exigences secrètes de l'infini qui l'inhabite ; une langue dont les splendeurs naissent de l'incapacité à suffire au but que, cependant, elle sait devoir se fixer, sous peine de s'éventer en vapeurs vaines. Ce sera le style de ce loup à quoi s'identifie le poète et dont la quête est sans ambiguïté en son ambiguïté même :

« déjà le loup se met en quête d'impossible  
fait battre le rappel des futures beautés  
sur la montagne palpite une lueur pressentie » (*À Haute flamme*).

#### VI. « langage de la solitude »

Langue donc en quête d'impossible, seule quête possible pour ne point s'abîmer dans le chaos d'un monde mutique qui ne peut qu'être un monde d'agonie terminale pour l'exception humaine, esulée parmi les pierres opaques et les ardents déserts. Langue qui vient après. Langue qui porte en elle les crimes des siècles sinistres desquels Tzara donne une description stupéfiante et dont il ne cherche point d'ailleurs à s'abstraire :

« nous avons déplacé les notions et confondu leurs vêtements avec leurs noms  
aveugles sont les mots qui ne savent retrouver que leur place dès leur naissance  
leur rang grammatical dans l'universelle sécurité  
bien maigre est le feu que nous crûmes voir couvrir en eux dans nos poumons  
et terne est la lueur prédestinée de ce qu'ils disent » (*L'Homme approximatif*).

Il faut rendre aux mots leurs yeux, et surtout les faire à nouveau dignes du Sens, si bellement décrit comme cette « lueur prédestinée de ce qu'ils disent », qu'il convient de raviver et qui n'est autre que leur visée fixée de toute éternité, où, seule, ils se peuvent accomplir en donnant à entendre, par l'homme, le nom exact de chaque chose, ce nom unique dont elle est grosse et qui n'attend que la parole humaine pour atteindre à l'expression manifeste. À cette fin, Tzara forge sa langue si singulière où la syntaxe classique, faite de virgules, de points, de périodes et de propositions, explose – ou cède plutôt la place à une autre syntaxe, au sens littéral du terme qui, en grec (σύνταξις) dit la mise en ordre ou l'organisation. Car, et contrairement à ce que l'on a voulu trop souvent affirmer, l'univers de l'auteur de *L'Antitèten* est rien moins qu'exposé à la toute-puissance du chaos, dont l'aléatoire décomposition de ses vers serait le corrélat stylistique. « À chaque chose prête sa place / l'épaisseur de la conscience », affirme-t-il dans *À Haute flamme*. Il s'agit bel et bien d'organiser le monde dans le creux de la parole, mais d'une parole cependant qui n'atteint jamais au Principe transcendant de la structure du monde et doit alors se contenter de faire fructifier au mieux de ses géniales capacités les « disparates ressources / des grâces rapides / exquis filiales » (*Midis Gagnés*). D'antan, la syntaxe explicite vole donc en éclats et libère les puissances prodigieuses d'une morphologie nouvelle d'images et de symboles dont le sens préexiste aux mots qui les composent ; et se donne comme tel. Contrairement aux marins, Tzara n'éprouve nul besoin de faire des phrases, ou plutôt se sait-il incapable d'en produire qui ne sonnent pas désespérément faux, car construire une phrase « à l'ancienne », dans la situation qui fut la sienne, c'eût été se concéder le droit d'imposer au déferlement du Sens une architecture estimée adéquate assez pour n'en pas trahir la prééminence et l'excellence. Ce dont le poète se sait incapable. Point de phrases, donc, mais une « flotille de paroles – sédiment des divines insinuations » (*L'Homme approximatif*) où se devine une architectonique puissante, quoique de nature entièrement neuve, et qui tient, je l'ai dit, à l'expression explicite d'une insuffisance de la langue de l'homme solitaire face à la signification de toute chose dont elle doit se contenter non de faire comprendre mais de faire apercevoir et confusément ressentir l'évidence. « La parole seule suffit pour voir », dit un autre vers de *L'Homme approximatif* ; et encore, dans le même poème : « le sens est le seul feu invisible qui nous consume ». Image très exacte de la langue de Tzara, laquelle s'accomplit dans l'élément même qui la consume, et ne parvient à signifier qu'au prix de son propre sacrifice, tout à l'extrême bordure de la dissolution et de l'insignifiance informe. Voudrait-on le suivre qu'on ne le pourrait pas : la voie par lui ouverte est aussi, dans le même instant, par lui verrouillée. On ne pouvait aller en cette direction plus avant, à moins de retomber aux contradictions rimbaldiennes, mais alors « c'est le silence scellé sur ce grand monde trop jeune / ce sont les lèvres qui n'ont pas fini de creuser le néant » (*Le Signe de vie*). Ce serait certes mensonge d'affirmer que jamais la tentation d'un telle terminaison tacite n'effleura Tzara, mais lui-même donne en toute explicite l'unique raison qui le fit assez fort pour n'y point céder : « je pense à la croyance qui enflammait l'illimité des choses » (*ibid.*). Tout le pénible sien paradoxe s'exprime ici dans cette nuance d'importance : non pas « je crois à... » mais

« je pense à la croyance... ». Expression subtile et nette de l'insurmontable distance qu'il y eut toujours, pour Tzara, entre la forme et le contenu de sa conscience, entre ce qu'il savait être la Vérité et celle qu'il croyait devoir être sa place, à l'extérieur d'icelle, contemplée toujours du dehors, en un isolement qu'il ignora toute sa vie avoir été construit de toutes pièces par ceux-là même dont il déplorait, dans son œuvre, l'inappétence pour l'essentiel langage.

### VII. « dans le trèfle de l'obscurité »



Tout autre sans doute eût sombré dans le désespoir, dans l'ontologique cynisme, ou dans l'indifférence algide des funestes âmes somnifères dont l'horizon coïncide avec seulement le cadran de leur montre. L'auteur de *L'Homme approximatif*, aristocrate dans même l'impasse où il s'impose, persiste à hauteur de sublime et chante ses espérances ténues mais intarissables, à l'épreuve de toutes les agonies et de toutes les angoisses :

« j'attends j'attends la patience de mon destin atteint la fin de la bougie  
 les dernières palpitations de phalène ce qu'il me reste  
 que l'ombre enfonça d'abord en moi et qu'elle sortit peu à peu  
 et peu à peu broya la pierre et petit à petit étrangla en moi l'aveu  
 j'attends emmitoufflé dans mon humilité subalterne  
 le secours comme une ivresse surmontant l'œil terne  
 émergeant d'un bouquet de rayons sourds  
 j'attends que la divine imprudence fasse tomber son dé d'amour  
 sur ma tête dont les racines vont déjà à sa rencontre  
 la vertu aiguë du nombre qu'elle déclenche et qu'elle me montre  
 j'attends que l'apocalyptique moyen de transport  
 vienne me prendre dans son tourbillon d'infini et d'or  
 qu'enfin la prophétie de l'ordre se cristallise dans la mort  
 et tant d'autres et tant d'autres » (*L'Homme approximatif*).

### Parution du compte-rendu "Benjamin Péret : travail en chantier" de Richard Spiteri dans *La Revue d'histoire littéraire française*, 2 juin 2018

RICHARD SPITERI, *Benjamin Péret. Travail en chantier*. Paris, L'Harmattan, 2017. Un vol. de 189 p.

Les études consacrées au plus fidèle des adeptes du surréalisme étant des plus rares, il convient de saluer cet ouvrage où sont réunis quinze articles que Richard Spiteri a écrits et publiés, pour la plupart, en revue. La réticence des critiques et

des chercheurs, que l'on impute souvent aux options radicales du poète et à son caractère tranché, tient aussi à la difficulté de l'aborder à l'aide des méthodes d'analyse littéraire qui ont prévalu ces dernières décennies. Ses œuvres poétiques opposent, en effet, une résistance butée aux approches thématiques, structuralistes ou poéticiennes les plus pugnaces.

Celle pratiquée par Richard Spiteri, professeur de littérature française à l'université de Malte, relève de l'histoire littéraire la plus classique et – estimerait-on parfois – la plus anecdotique à voir les traverses inattendues qu'elle emprunte. S'il tente à l'occasion de la placer sous le signe d'une vague intertextualité, c'est sans grande conviction. Son travail est celui d'un chercheur curieux enquêtant sur les franges du surréalisme. Le point commun de ses articles est la recherche des influences discrètes qui, indépendamment ou au-delà de la grande histoire du mouvement surréaliste, ont pu s'exercer sur Benjamin Péret, venant d'artistes rencontrés (Wolfgang Paalen, Kurt Seligmann, Diégo Rivéra) ou de lectures l'ayant marqué (James Frazer, Léon-Paul Fargue, Saint-John Perse). Autre particularité : ils portent majoritairement sur les œuvres tardives de Péret, écrites pendant la guerre, au cours de son exil au Mexique ou après son retour définitif en France.

Réminiscences, « ressemblances textuelles » ou influences reconnues, elles sont révélées au lecteur attentif par certaines ressemblances ou convergences qui, en se répétant, constituent un système d'échos. L'article « Péret et la silhouette de Baudelaire » est un bon exemple de cette forme d'exégèse par dérivation : R. Spiteri tente de démontrer qu'il y a « un substrat baudelairien dans la pensée de Péret » (p. 152), qui s'explique par l'importance que les deux poètes donnent à l'amour sublime. S'il accorde au poète des *Fleurs du mal* une place centrale dans son *Anthologie de l'amour sublime*, c'est parce que, le relisant, il y observe l'influence de Pascal et du jansénisme. Parce qu'il n'est évidemment pas possible que cette influence puisse corroborer les tentatives de récupération menées par certains critiques catholiques de Baudelaire, R. Spiteri montre comment la référence pascalienne se combine, chez les deux poètes, avec l'association de trois thèmes majeurs : la déesse, le diable et le gouffre. Si elle peut paraître un peu simpliste, cette démarche lui permet de faire rejaillir sur l'*Anthologie de l'amour sublime* l'autorité philosophique des *Pensées*. Toutefois, la reprise de thèmes aussi généraux ne nous semble pas permettre de parler d'un lien intertextuel entre ces trois auteurs, sauf à vider la notion d'intertextualité de son efficacité herméneutique. Tel est peut-être le reproche que l'on peut adresser à ces études dans lesquelles le relevé des ressemblances, le rapprochement des textes permet des apparentements isolés qui ne dépassent pas le plan lexical et ne servent pas à faire émerger une structure sémantique insoupçonnée.

Péret n'a jamais voulu rompre avec une double fidélité : la pratique de l'écriture automatique qu'il a toujours considérée comme le principe central de la poésie surréaliste, et l'adhésion obstinée à l'aile oppositionnelle du mouvement communiste, trotskiste et anarchosyndicaliste. Son surréalisme pur jus et son anti-stalinisme viscéral ont envenimé ses rapports avec certains de ses anciens camarades surréalistes. L'article dans lequel Spiteri retrace sa relation avec Aragon suggère que l'animosité de Péret à son égard s'est mêlée sur le tard d'une certaine indulgence ironique.

Cette série d'études permet de compléter l'image habituellement donnée de Péret en mettant en valeur les curiosités multiples que son exil répété l'a amené à développer. On n'a pas encore pris toute la mesure de la contribution de Péret

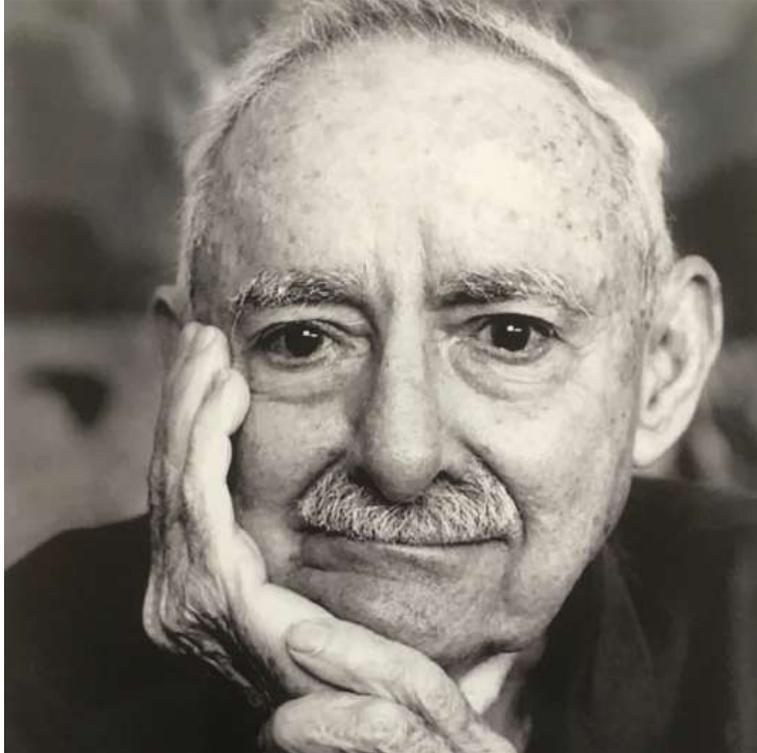
à la connaissance des cultures amérindiennes et latino-américaines et R. Spiteri insiste avec raison sur l'influence exercée par sa traduction du *Livre de Chilam Balam de Chumayel*, « un poème épique et ésotérique » essentiel pour comprendre la mentalité religieuse des Amérindiens. À cet égard, l'article qui clôt le volume, « Sources et structure d'*Air mexicain* » est l'un des plus riches et des plus intéressants de la série.

## Guillermo Trujillo, peintre et sculpteur panaméen, est mort

L'un des derniers représentants de la version latino-américaine du surréalisme est mort le 11 juillet à Panama, à l'âge de 91 ans.

[https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/17/guillermo-trujillo-peintre-et-sculpteur-panameen-est-mort\\_5332759\\_3382.html?xtmc=surrealisme&xtcr=2](https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/17/guillermo-trujillo-peintre-et-sculpteur-panameen-est-mort_5332759_3382.html?xtmc=surrealisme&xtcr=2)

LE MONDE | 17.07.2018 à 16h03 • Mis à jour le 18.07.2018 à 14h17 | Par Philippe Dagen



Le peintre et sculpteur panaméen Guillermo Trujillo est mort le 11 juillet à Panama, à l'âge de 91 ans. Il était l'un des derniers représentants de la version latino-américaine du surréalisme, courant né à la fin des années 1930 et élément majeur du modernisme artistique propre à cette partie du monde.

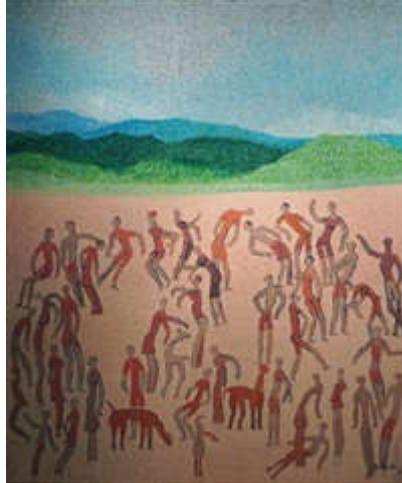
Il naît le 11 février 1927 à Horconcos, dans la province de Chiriqui, sur la côte pacifique du Panama, où ses parents sont instituteurs. Ce n'est alors qu'un village entre océan et jungle, omniprésence d'une nature démesurée qui n'a pas été sans effets sur son œuvre, des décennies plus tard. En 1941, ses parents l'envoient dans la capitale poursuivre ses études, et il est admis à la faculté d'architecture de l'Universidad nacional. Ce n'est cependant pas cet art qui le captive, mais la peinture.

En 1950, grâce à une bourse, il part l'étudier à l'Academia de San Fernando à Madrid – l'équivalent espagnol des Beaux-Arts à Paris – et en profite pour parcourir le pays, visiter le Portugal et l'Afrique du Nord. De retour à Panama en 1953, le temps d'y obtenir son diplôme d'architecte, il repart à Madrid l'année suivante, où il séjourne jusqu'en 1959. S'il parfait alors sa formation technique, il approfondit surtout ses connaissances en matière d'art contemporain.

### Des monstres mi-hommes mi-bêtes

Ses premières œuvres se ressentent des exemples de Picasso, Klee et Torres-Garcia ; et de celui de Wifredo Lam plus encore. Culturellement proche, l'un panaméen et l'autre cubain, les deux artistes ont en commun la volonté de rendre visibles dans leurs œuvres des mythologies et des symboles non point importés d'Europe, mais issus des cultures indiennes, que les Européens ont réprimées ou détruites depuis le XVI<sup>e</sup> siècle. Il y a des guerriers casqués, des cyclopes, des déesses mères, des monstres mi-hommes mi-bêtes, des prêtresses et des chamans, dans l'œuvre de Trujillo. Ils vivent dans des mondes aux végétations immenses et épineuses.

En 2007, à l'occasion d'une exposition au Boca Raton Museum of Art, en Floride, il s'en explique ainsi : « *Je suis fasciné par les peuples indigènes, leur spiritualité extraordinaire et les objets qu'ils créent pour communiquer avec le panthéon de leurs dieux. Leur forme est devenue une inspiration pour moi, et j'ai conçu ma propre façon moderne avec nombre de ces mêmes éléments.* » Il y a là les éléments d'un primitivisme magique.



Un atelier consacré à la sculpture et la céramique

Si, jusqu'au milieu des années 1960, le style pictural de l'artiste se ressent de l'influence du surréalisme européen, il s'en dégage ensuite pour trouver sa manière, qui est limpide alors que les sujets sont énigmatiques, les proportions anormales, la perspective comprimée ou étirée. Plantes et corps sont définis d'un trait continu qui enserme les couleurs. Celles-ci tantôt respectent la réalité, tantôt s'en dégagent pour devenir plus symboliques et oniriques.

Revenu en qualité de professeur dans l'université où il s'était formé, Trujillo y fonde, en 1970, un atelier consacré à la sculpture et la céramique, et un deuxième pour l'enseignement de la gravure, action qui lui a valu d'être considéré comme une figure tutélaire de l'art en Amérique centrale. Lui-même s'est essayé à de nombreuses techniques, de la sculpture sur bois au modelage de figures anthropomorphes noires, féminines et phalliques simultanément.

Distinguée par la Biennale de Sao Paulo dès 1959, son œuvre a été le sujet de nombreuses expositions et rétrospectives dans son pays natal, en Colombie, au Mexique, aux Etats-Unis et en Espagne.

Guillermo Trujillo en quatre dates

**11 février 1927** Naissance à Horconcitos (province de Chiriqui, Panama)

**1950** Etudie aux Beaux-Arts de Madrid

**1959** Son œuvre est distinguée à la Biennale de Sao Paulo

**11 juillet 2018** Mort à Panama

### L'écrivain et poète Georges-Emmanuel Clancier est mort

Auteur d'une œuvre pleine d'énergie et diverse – avec toujours la poésie trônant en majesté –, l'écrivain prolifique est mort mercredi à l'âge de 104 ans

[https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/04/l-ecrivain-et-poete-georges-emmanuel-clancier-est-mort\\_5325813\\_3382.html?xtmc=surrealisme&xtcr=6](https://abonnes.lemonde.fr/disparitions/article/2018/07/04/l-ecrivain-et-poete-georges-emmanuel-clancier-est-mort_5325813_3382.html?xtmc=surrealisme&xtcr=6)



C'est à l'âge de 104 ans que Georges-Emmanuel Clancier vient de mourir, mercredi 4 juillet. Son sourire plein de malice, lui, n'avait pas vieilli. Il manifestait toujours la même générosité, le même bonheur de partager des idées, des enthousiasmes. Ayant atteint depuis longtemps l'âge où il aurait pu prétendre à ce rôle, Georges-Emmanuel Clancier, écrivain prolifique, ne posait pas en vieux sage. « *La vie parle si fort que je ne puis me taire* », avait-il décrété une fois pour toutes.

D'une telle perception de l'existence et du monde naquit une œuvre pleine d'énergie et diverse – avec toujours la poésie trônant en majesté. Cette poésie qui demeurait à ses yeux « *le seul chant sacré permis à l'homme moderne, et sans lequel celui-ci était condamné à perdre son existence et son humanité* ».

Né à Limoges le 3 mai 1914, Georges-Emmanuel Clancier est le fils d'une famille d'artisans porcelainiers. La maladie l'oblige à interrompre ses études en classe de philosophie. Adolescent, il découvre la poésie moderne et, dans les années 1930, commence à publier, notamment dans *Les Cahiers du Sud*. En 1939, il est à Paris, où sa femme, Anne, prépare l'internat de psychiatrie (elle deviendra psychanalyste).

### La période de la guerre

De retour en Limousin en 1940, il reprend des études de lettres. Pèlerinage littéraire et initiatique à Carcassonne auprès de Joë Bousquet. « *GEC* », comme l'appellent ses amis, s'investit, à partir de juillet 1940, dans l'aventure de la revue *Fontaine* dirigée depuis Alger par Max-Pol Fouchet. En septembre 1941, il participe à la rencontre de Lourmarin, moment-clé de la résistance intellectuelle en France. « *La guerre la guerre faite à l'homme/Par la bête à tête d'homme...* », marquera profondément l'écrivain et le résistant. « *Notre jeunesse, écrit-il, s'est heurtée aux ténèbres effroyables, à la négation la plus horrible, la plus totale de l'homme que l'histoire ait jamais connue : elle s'est heurtée au nazisme.* » Plus tard, il aura des mots aussi durs pour dénoncer la terreur communiste, dans laquelle « *le cri de la justice ose épouser le crime* ».

A la Libération, Georges-Emmanuel Clancier est chargé d'organiser la radiodiffusion française à Limoges. Il mène alors parallèlement une carrière de journaliste et d'écrivain. En ces mêmes années, il fonde la revue *Centres* (avec Robert Margerit et René Rougerie). Ce pluriel indique bien qu'il n'y a pas chez Clancier

d'idéalisation du terroir. Pas davantage d'aveuglement nostalgique : « pour moi, les "terres de mémoire" sont, à la façon des étoiles, rayonnantes vers bien des horizons. » A partir du milieu des années 1970, au Pen Club et à l'Unesco, il élargit et universalise son regard.

C'est en 1942 que Georges-Emmanuel Clancier publie son premier roman, *Quadrille sur la tour*, imprégné des contes et légendes du Limousin. Le sommet de son art romanesque viendra un peu plus tard avec la tétralogie, *Le Pain noir* (1956-1961), dont l'adaptation télévisée en huit épisodes par Serge Moati rencontrera un grand succès populaire entre décembre 1974 et février 1975. Dans *L'Eternité plus un jour* (1969), le mémorialiste raconte l'histoire de sa génération : « J'ai voulu que se reflètent les espoirs, les illusions, les combats, les blessures d'une génération dont la jeunesse rencontra Guernica et lamaturité Oradour. »

### Ami et lecteur attentif de ses contemporains

Dans les années 1980, il revient sur son itinéraire propre dans trois récits autobiographiques : *L'Enfant double*, *L'Ecolier des rêves* et *Un jeune homme au secret*. Au début de 2016, il y ajouta un ultime volume, *Le Temps d'apprendre à vivre* (Albin Michel), qui couvre les années qui vont de la guerre d'Espagne jusqu'à 1947. Il y raconte notamment, parmi le foisonnement de l'histoire politique et littéraire, la rencontre avec Anne, son épouse, morte à 101 ans, en décembre 2014.

Raymond Queneau, auquel Clancier vouait une immense admiration, percevait dans son œuvre des échos des contes de Charles Perrault, de Gérard de Nerval, et des « prolongements indéfinis aussi bien vers un avenir incommensurable que vers un passé préhistorique et toujours présent ». Riche d'une quinzaine de volumes, l'œuvre poétique de Georges-Emmanuel Clancier – *Le Paysan céleste* (Robert Laffont, 1943), *Passagers du temps* (Gallimard, 1991), *Contre-Chants* (Gallimard, 2001), *Vive fut l'aventure* (Gallimard, 2008)... – est inscrite dans la grande tradition de la poésie française de l'après-guerre.

Il fut l'ami, le lecteur attentif de ses contemporains – René Char, André Frénaud, Guillevic, Jean Follain, Jean Tortel, Pierre Seghers, etc. *Dans l'aventure du langage* (PUF, 1987) témoigne de ce partage. Dans ses poèmes aux accents souvent surprenants, l'imaginaire ne vient pas contredire le réel. Un critique a pu justement parler à son propos de « *surréalisme rustique* ».

### Georges-Emmanuel Clancier en quelques dates

**4 mai 1914** : naissance à Limoges

**1933** : premiers poèmes dans *Les Cahiers du Sud*

**1956-1961** : tétralogie romanesque *Le Pain noir* (Robert Laffont)

**1976** : président du Pen-Club français

**2008** : *Vive fut l'aventure* (Gallimard)

**2013** : exposition à Limoges

**4 juillet 2018** : mort à l'âge de 104 ans

**Rappel exposition : « Gordon Matta-Clark : Anarchitecte » au Musée du Jeu de Paume, Paris**



Intitulée « Gordon Matta-Clark : Anarchitecte », l'exposition, co-organisée par le Bronx Museum of the Arts de New York, se tient au Jeu de paume, à Paris, jusqu'au 23 septembre. A travers près d'une centaine d'œuvres (photographies, films et gravures), elle rend compte du parcours de l'artiste (1943-1978) depuis ses premières interventions dans le sud du Bronx sur des bâtiments abandonnés jusqu'à l'exploration des espaces souterrains, en passant par les tags et graffitis. *« Gordon Matta-Clark considérait l'architecture comme un terrain d'action et d'engagement, et il avait une conscience aiguë du contexte socio-économique qui entourait son travail »*, précise le communiqué. Un art visionnaire et engagé où le geste relève souvent de la performance, où la démarche, qui oscille entre destruction et préservation, rend un hommage sensible au paysage urbain et à l'environnement. Jessamyn Fiore et Sergio Bessa, commissaires de l'exposition, commentent pour *Le Monde* une sélection de photographies.

**Lire la critique (en édition abonnés) : Gordon Matta-Clark, la découpe du monde**

## Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	9 juin 2018 de 15h30 à 18h	9 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforum wien.at	14.02.2018	24.06.2018
Juan Miro sculptures, 1928-1982	Santander (ES) Centre Botin	20 mars 2018	02 septembre 2018
Dada Russe, 1914-1924	Musée de la reine Sophie Madrid (ES)	06 juin 2018	22 octobre 2018

Gordon Matta-Clark, Anarchitecte	Musée du Jeu de Paume Paris	05 juin 2018	23 septembre 2018
ABCDuchamps	Musée des Beaux-arts Rouen	14 juin 2018	24 septembre 2018
1948 La biennale de Peggy Guggenheim	Collezione Peggy Guggenheim Palazzo Venier dei Leoni Dorsoduro 701 I-30123 Venezia	25 mai 2018	25 novembre 2018
Imagination souveraine, correspondance entre romantisme et surréalisme	Tour 46 – Belfort Rue Bartholdi 90000 Belfort	29 juin 2019	30 septembre 2018

Bonne semaine,

Henri Béhar : [henri.behar \[arobase\] sorbonne-nouvelle.fr](mailto:henri.behar@arobase.sorbonne-nouvelle.fr)

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : [melusine@listes.univ-paris3.fr](mailto:melusine@listes.univ-paris3.fr)

**Liste Mélusine, comme le site Mélusine  
[<http://melusine-surrealisme.fr>],  
est une production de l'APRES  
(Association pour l'étude du surréalisme  
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 30

## Sommaire

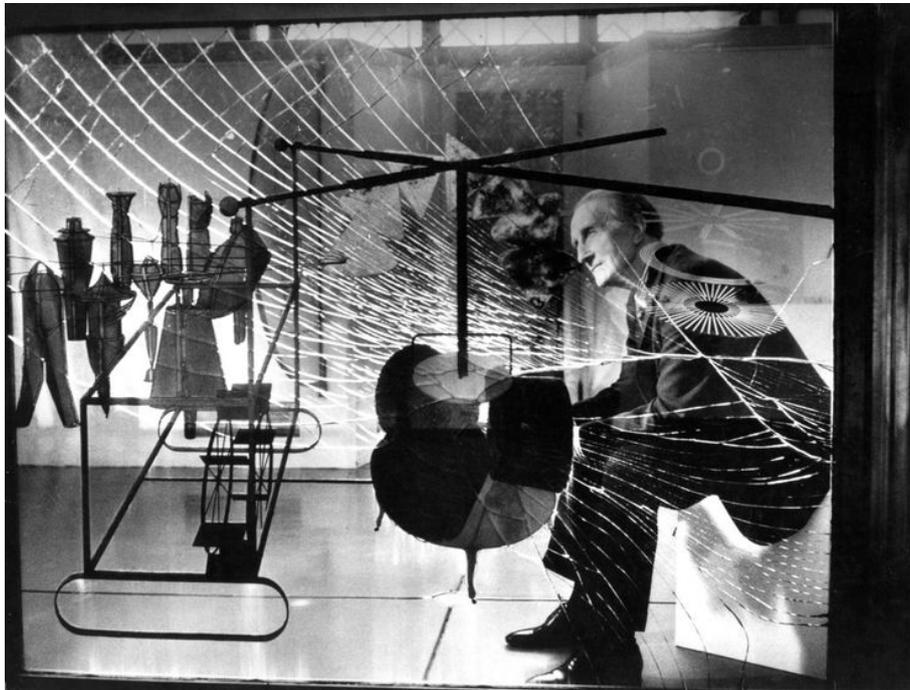
Podcast : Commémorer Marcel Duchamp.....	1
Marcel Duchamp maltraité à Rouen.....	2
Avant Au château d'Argol, Partnership, premier roman de Julien Gracq .....	5
Barbey d'Aurevilly, sexuellement incorrect.....	7
Conférences "Résiliances espagnoles" .....	8
Tristan Tzara, L'Antitête .....	9
Agenda.....	9

## Podcast : Commémorer Marcel Duchamp

<https://www.franceculture.fr/emissions/le-journal-de-la-culture/journal-de-la-culture-par-nathacha-triou-du-vendredi-27-juillet-2018>

LE JOURNAL DE LA CULTURE par [Natacha Triou](#)

Au menu de ce journal : un festival plein de mystère, le père de l'art contemporain et les 85 ans d'une légende vivante du jazz.



Marcel Duchamp, derrière son oeuvre "La Mariée mise à nu par ses célibataires, même [Le Grand Verre]", 1915-1923 / 1991-1992 • Crédits : Mark Kauffman - Getty

### Commémorer Marcel Duchamp

Cette année, on commémore la disparition d'un immense artiste ou d'un "anartiste" comme il aimait à dire. Il s'agit des cinquante ans de la mort de Marcel Duchamp. Avec humour et intelligence, il est celui qui a le plus profondément bouleverser l'art du XXe siècle. Pour cette commémoration, [le musée des Beaux Art de Rouen présente une large exposition « ABCDUCHAMP »](#). L'artiste a été pionnier un peu partout : il est

l'un des premiers peintres cubistes, il est l'une des personnalités-clés du mouvement DADA et du surréalisme mais surtout, il est l'inventeur du Ready-made. On l'écoute :

Le ready-made, c'est un objet manufacturé que l'artiste décide de lui-même d'élever au rang d'œuvre d'art. Un geste révolutionnaire. La commissaire Joanne Snrech nous en dit plus :

*Ce n'est plus la tradition de l'artiste héroïque, du génie solitaire qui est celle du génie romantique que l'on a en tête depuis le XIXe et même avant. (...) Le fait d'avoir extrait un objet, de l'avoir choisi montre qu'il y a d'autre façon de faire de l'art.*

Si on l'appelle le père de l'art contemporain, c'est parce que l'américain ouvre la voie de l'art conceptuel.

*Rétrospectivement il a ouvert la voie à l'art conceptuel mais aussi à l'art corporel qui est déjà en germe dans son travail. Quand il se travestit en son alter ego féminin Rose Sélavy, par exemple, cela existe déjà dans son travail dès 1920.*

Et comme une dernière œuvre d'art ou comme un ultime pied de nez, sur sa tombe à Rouen, on peut lire sur l'épithaphe : "D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent".

## Marcel Duchamp maltraité à Rouen

[https://abonnes.lemonde.fr/arts/article/2018/07/23/marcel-duchamp-maltraite-a-rouen\\_5334793\\_1655012.html](https://abonnes.lemonde.fr/arts/article/2018/07/23/marcel-duchamp-maltraite-a-rouen_5334793_1655012.html)

Le Musée des beaux-arts présente une exposition qui porte un regard snob et confus sur l'artiste, mort il y a 50 ans.

LE MONDE | 23.07.2018 à 08h51 • Mis à jour le 23.07.2018 à 10h28 | Par Philippe Dagen

[Partager \(195\) Twitter](#)



Marcel Duchamp (1887-1968) est né à Blainville-Crevon, à 20 kilomètres de Rouen, en Seine-Maritime. Il a été bachelier à Rouen. Sa famille y a déménagé – rue Jeanne-d'Arc... – en 1905 et, jusqu'en 1914, il a souvent séjourné en Normandie, tout en vivant à Paris. Ses cendres sont dans la tombe familiale, au Cimetière monumental, avec, gravée au-dessus de son nom, la maxime qu'il voulut pour cette dernière œuvre : « *D'ailleurs, c'est toujours les autres qui meurent.* » Aphorisme de bons sens.

L'année précédant sa mort, le Musée des beaux-arts de Rouen avait fini par dédier in extremis une exposition aux « Duchamps » : lui, dernier vivant, sa sœur, Suzanne (1889-1963), et ses frères, Jacques Villon (1875-1963) et Raymond Duchamp-Villon (1876-1918). Un demi-siècle plus tard, ce musée recommence, pour le cinquantième anniversaire du décès de celui qui est devenu entre-temps l'un des deux artistes les plus regardés et commentés de son temps, l'autre étant, évidemment, Picasso.

**Lire aussi la critique : [Dali, Duchamp, le sexe et les échecs](#)**

En 1967, Duchamp-Villon, sculpteur, et Villon, peintre, étaient aux yeux des conservateurs au moins aussi importants que lui. Aujourd'hui, ils sont réduits à la portion congrue dans l'exposition, qu'il convient donc de compléter en se rendant dans les collections permanentes du musée, où ils sont mieux traités.

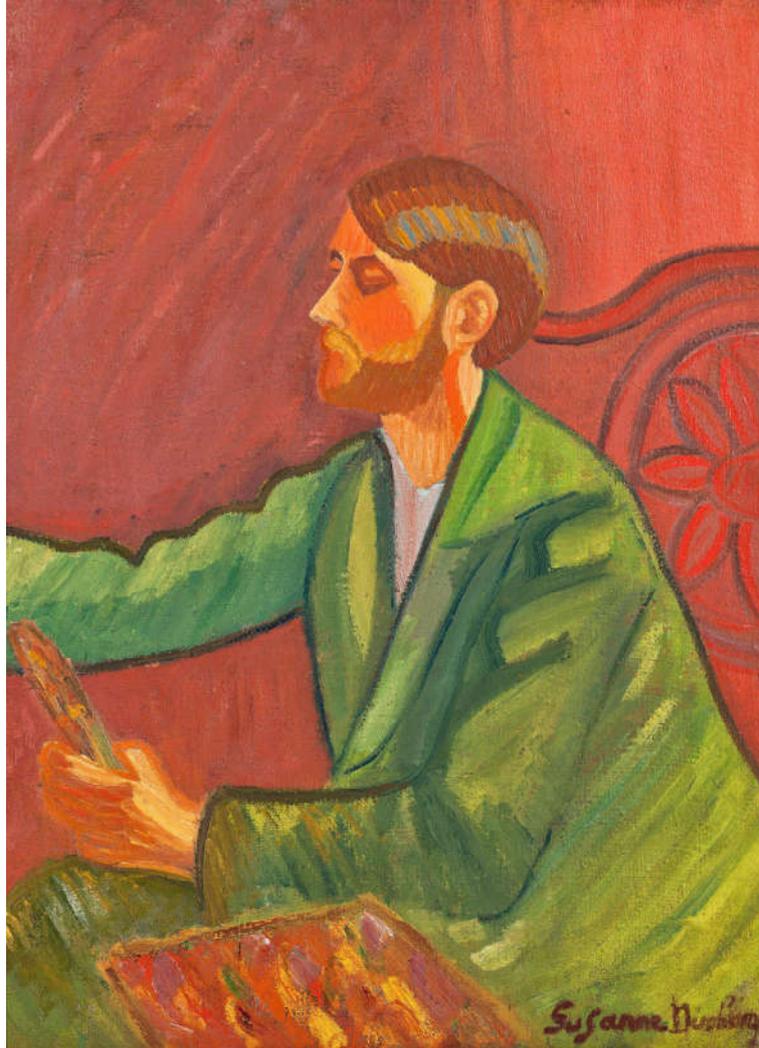


« Portrait de Marcel Duchamp (1887-1968) », Rogi André (dit)

« Se qualifiant lui-même d'«anartiste» à la fin de sa vie, contraction d'«artiste» et d'«anarchiste», Marcel Duchamp lance avec son travail un véritable défi aux codes traditionnels si profondément ancrés dans la culture artistique. Sous le sceau de l'humour, du jeu et de l'érotisme, de la famille aussi, il pose les jalons d'une nouvelle façon d'envisager l'art. »

De Suzanne, il y a peu à voir et c'est regrettable, car elle est l'auteure de toiles intrigantes, dont sa *Jeune fille au chien* de 1912, qui n'a pas droit à une reproduction dans l'abécédaire qui fait office de catalogue, pas plus du reste que Jean Crotti (1878-1958), son second mari, dont les compositions entre Dada et abstraction

méritent un meilleur sort. On n'apprendra donc rien de nouveau sur l'art en famille tel que le clan Duchamp et alliés le pratiquait. Et le pratiquait par filiation puisque le grand-père maternel était Emile Nicolle (1830-1894), courtier maritime, mais surtout peintre et graveur paysagiste. Le fait n'est pas négligeable. Chez les Duchamp, la peinture était une tradition puissante, autant que le jeu d'échecs, et il se pourrait que cela ait contribué à dégoûter Marcel de ce que la peinture était en train de devenir, vers 1900, un commerce généralisé et lucratif. « *Comme des haricots en boîte* », selon ses mots.



Suzanne Duchamp : *Jacques Villon peignant* 1910, huile sur toile

#### Contresens

A vrai dire, cette exposition est déplaisante. Qu'il lui manque les œuvres picturales majeures conservées dans des musées à New York ou Philadelphie, on peut l'admettre, en raison de leur rareté. Leur absence est en partie compensée par la présence de nombreux ready-made dans leurs éditions des années 1960, acceptées et surveillées par Duchamp – *Roue de bicyclette*, *Porte bouteille*, pelle à neige pour *In Advance of Broken Arm* et urinoir renversé de *Fountain* comme il se doit. S'y ajoutent de petites pièces, des documents, des photos et des livres : reliques pour spécialistes et bibliophiles.

Mais celles et ceux qui découvrent Duchamp ? Il faudrait pour les introduire à un artiste parmi les plus complexes et cultivés que le parcours ne soit pas organisé absurdement par ordre alphabétique, de A comme *A Bruit Secret* (ready-made de 1916) et Arensberg (collectionneurs et amis américains de Duchamp parmi les plus précoces) jusqu'à V comme voyage et Z comme de Zayas (George de Zayas, caricaturiste et frère de Marius de Zayas, lui aussi caricaturiste et galeriste, à Paris et à New York).

QUANT À LA PART DE DUCHAMP DANS DADA, LE SURREALISME ET L'ART APRÈS LA - SECONDE GUERRE MONDIALE, MIEUX VAUT QUE LE VISITEUR AILLE EN BIBLIOTHÈQUE OU EN LIBRAIRIE S'IL VEUT LA MESURER

Le procédé est peut-être « *festif, interactif, ludique et convivial* », comme le prétend le livret officiel, dans lequel on ne ménage pas les adjectifs à la mode, mais il est surtout snob et confus. Si le sous-titre de l'exposition est « *L'expo pour comprendre Duchamp* », ce doit donc être par antiphrase. Au visiteur, il revient en effet de recomposer seul la chronologie, d'articuler les différents moments et arguments, de suivre les accélérations et les ralentissements de sa pensée et de ses attitudes. Faute de quoi, il ne peut qu'aller d'un objet à un autre sans savoir pourquoi ils se suivent au fil de ses pas. Quant à la part de Duchamp dans Dada, le surréalisme et l'art après la seconde guerre mondiale, mieux vaut qu'il aille en bibliothèque ou en librairie s'il veut la mesurer.

A l'agacement que suscite cette fausse bonne idée, irrespectueuse de l'artiste autant que du public, s'ajoute celui que provoque la présentation, maniérée jusqu'au ridicule. Des tissus couleur sang de bœuf et vert billard, froissés ou lissés, descendent du plafond ou drapent les socles sur lesquels les ready-made sont posés comme s'il s'agissait de sculptures du XIX<sup>e</sup> siècle. *Pliant... de voyage* – l'étui noir d'une machine à écrire Underwood juché sur un pied métallique est traité comme on n'ose plus le faire d'un marbre grec ou néoclassique et, de même, *Roue de bicyclette*. Difficile de faire pire dans le contresens visuel et intellectuel.

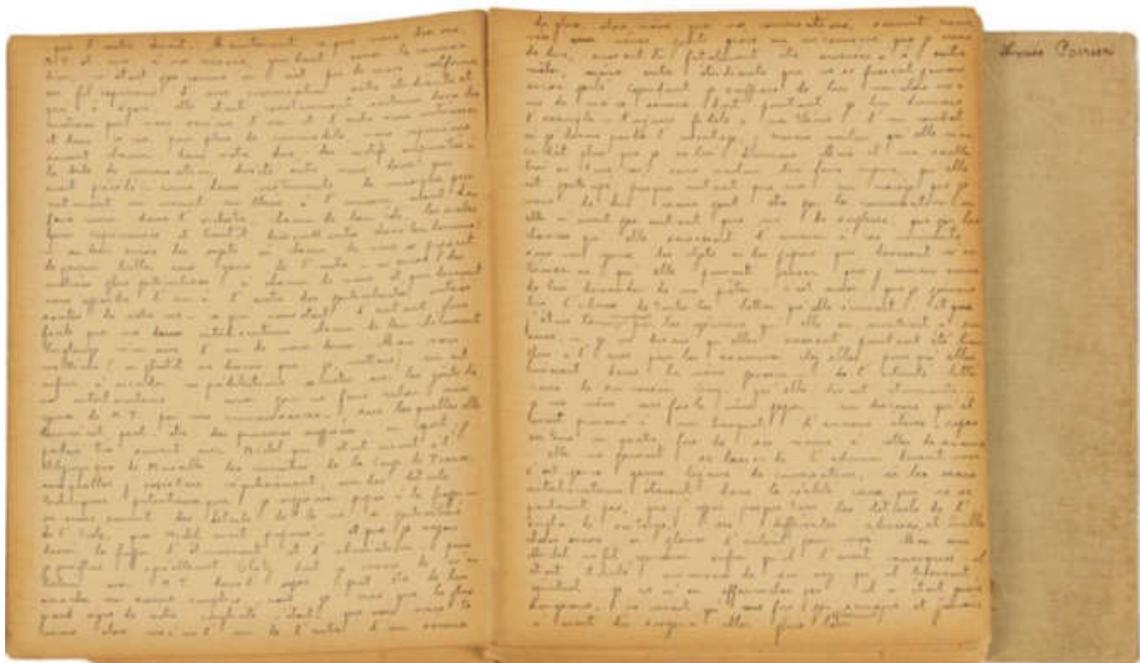
Abcduchamp. L'expo pour comprendre Marcel Duchamp. Musée des beaux-arts, esplanade Marcel-Duchamp, Rouen (76). Tous les jours (sauf mardi) de 10 heures à 18 heures Entrée : de 3 € à 6 €. Jusqu'au 24 septembre. [Mbarouen.fr](http://Mbarouen.fr)

## Avant Au château d'Argol, Partnership, premier roman de Julien Gracq

Nicolas Gary - 26.07.2018

<https://www.actualitte.com/article/patrimoine-education/avant-au-chateau-d-argol-partnership-premier-roman-de-julien-gracq/90125>

***Partnership* est un manuscrit de 1931, autographe, contenant 138 pages. Il serait, selon les informations communiquées, le premier connu et achevé de Louis Poirier, alors âgé de 21 ans. L'auteur n'avait pas encore choisi le nom de Julien Gracq pour signer ses œuvres – la première sera *Au château d'Argol*, publié en 1938.**



*Partnership*. Manuscrit autographe signé Louis Poirier, Saint-Florent le Vieil [1931]. 138 pages in-4 sous cahier in-8 à couverture toilée

La Maison Julien Gracq se réjouit de l'acquisition, par la Région des Pays de la Loire pour 93.000 €, de ce manuscrit, racontant l'histoire d'une malheureuse amitié de jeunesse : l'histoire d'amour espérée n'aboutira pas, et c'est un jeune auteur qui se dévoile, tout à la fois dans une écriture lucide et touchante.

« Découvrir le premier manuscrit achevé d'un auteur majeur nous attendrit, mais nous rend perplexes : rien n'est encore joué, rien ne nous dit qu'il deviendra un écrivain de tout premier plan, il y a encore de l'imitation des grands classiques, des maladresses, des tâtonnements, des formulations qui nous feraient sourire », indique la Maison.

« Mais il y a quelque chose qui force l'admiration, une joie déjà de raconter, un plaisir d'écrire, une tension et une volonté de parfaire, d'aller jusqu'au bout. »

Ces auteurs imités, ce sont Stendhal, Chateaubriand, Jules Verne, Edgar Poe... Et c'est un Julien Gracq qui n'a encore rien entendu du surréalisme qui se présente ici. À plusieurs reprises, l'écrivain avait assuré qu'entre 20 et 27 ans, son principal sujet de préoccupation demeurerait la géographie physique – seule carrière qu'il envisageait d'embrasser.

Élève à Normale Sup, Poirier manifeste un certain goût pour l'anglais, comme en atteste le titre de son texte. Pourtant, « il n'était pas seulement un consommateur de littérature, mais déjà un apprenti sorcier qui n'attendait que la révélation du surréalisme dans sa vie pour qu'opère la galvanisation qui fera de lui Julien Gracq », relève la Maison.

Depuis des années, ce lieu est un soutien à la création, [tant littéraire que plus largement artistique](#). Elle est aussi un lieu patrimonial, à vocation touristique – mais également pédagogique et scientifique. Le travail avec les scolaires, réalisé tout au long de l'année, permet de sensibiliser les élèves.

Enfin, sa collection de 2500 livres, legs de l'auteur, propose de nombreuses raretés bibliographiques. On trouve ici une partie de la correspondance, mais également des objets de valeur ou encore du mobilier, préservé de la dispersion.

« Il serait donc naturel que le manuscrit de Julien Gracq revienne aux sources et qu'il réintègre, sur les rives de la Loire, à Saint-Florent-le-Vieil, le fonds Julien Gracq de la Maison familiale. L'acquisition de ce manuscrit par la Région Pays de la Loire et son dépôt à la Maison Julien Gracq deviendrait la clé de voûte symbolique renforçant le partenariat entre l'État, la Région, la Commune et l'Association », conclut Emmanuel Ruben, directeur de l'établissement.

Quant au texte, en voici un extrait.

« Vous ne savez pas la chose que c'est que le visage d'une femme. Vous ne savez pas ce que c'est qu'une voix, des mains, des pas. Vous ne savez pas ce que les hommes appellent la présence. Ce qu'ils appellent le silence, personne non plus ne vous l'a appris. Vous ne savez pas ce que c'est de l'avoir et de ne plus l'avoir, de ne plus l'entendre et de l'entendre, de se dire qu'elle est là et qu'elle n'est pas là...

La femme bien-aimée, vous dites que vous l'aimez comme vous-même, mais vous ne savez pas ce que c'est que d'aimer une autre que chaque jour c'est la première et la dernière fois que vous la voyez (...) À ma colère feinte contre ses idées, elle répondait en s'amusant par de petites affirmations volontairement sottes puisées dans les journaux et ponctuées de rires et de petits hochements de tête, puis nous nous mettions à rire ensemble, je la plaisantais, elle prétendait m'arrêter avec un Dites donc vous d'une dignité très comique.

Puis nous étions heureux comme deux enfants d'avoir tant d'esprit ensemble pour moi, je sentais la joie couler dans tous mes membres et les réchauffer, de la voir me parler (...) Il en va dans le bonheur comme dans la jalousie, comme dans tous les instants extrême de la passion : je l'en aimai davantage. Il me semblait que maintenant la rencontre était complète, que nous nous étions choisis et reconnus à tous les points de l'espace et temps où nous pouvions être ensemble ».

L'acquisition s'est faite par la Région des Pays de la Loire, pour un montant total de 93.600 €, avec 50 % d'apports du ministère de la Culture. « L'acquisition du manuscrit Partnership illustre la volonté portée par la Région de faire connaître l'œuvre et la mémoire de Julien Gracq, écrivain natif du Maine-et-Loire, en particulier à travers le travail de la Maison Julien Gracq. Cette acquisition est également l'occasion d'engager un partenariat resserré entre la maison Julien Gracq, la BnF et le ministère de la Culture », assure Laurence Garnier, vice-présidente en charge de la culture.

Julien Gracq est né le 27 juillet 1910 à Saint-Florent-le-Vieil sur les bords de la Loire, entre Nantes et Angers. Il s'y retira jusqu'à sa mort, le 22 décembre 2007. La Région s'est engagée aux côtés de la commune de Saint-Florent-le-Vieil pour mener à bien le projet de réhabilitation de la Maison Julien Gracq, suite au legs de l'écrivain accepté par la commune en 2009.

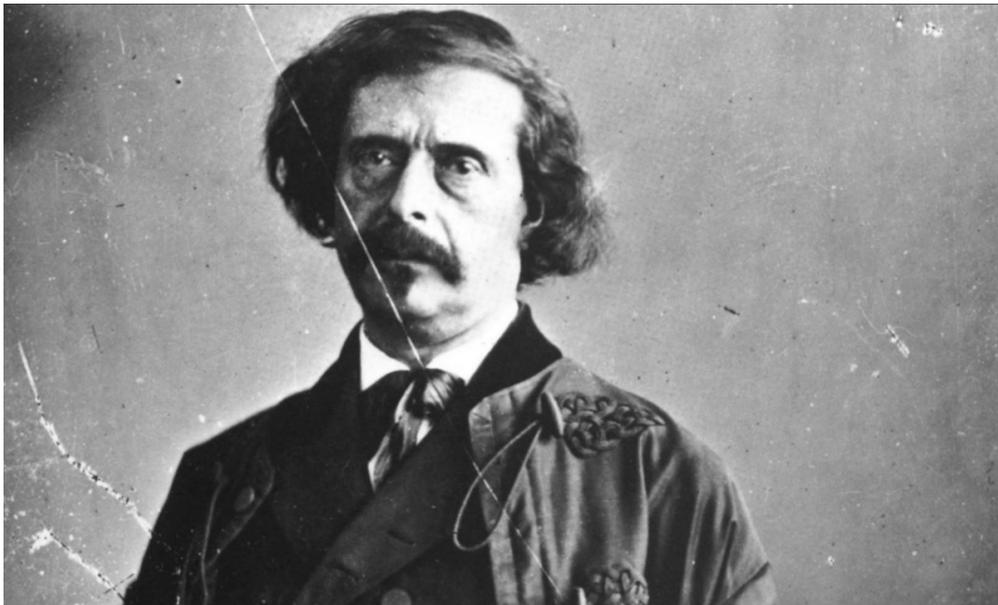
Dans son rapport scientifique, le département des manuscrits de la BnF rappelle que Gracq avait « *toujours affirmé ne pas s'être essayé à l'écriture avant son premier roman, Au château d'Argol, publié en 1938 [...]. Il est donc probable que lui-même n'ait pas considéré que Partnership ait un statut d'œuvre littéraire* ».

Et d'ajouter : « *Il est pourtant difficile de ne pas même compter comme essai ces pages de Louis Poirier, d'y chercher déjà la main de Julien Gracq [...]. On y apprécie un style soigné, très construit, mais fluide, et des formulations étincelantes [...]. Ce manuscrit apporte une lumière nouvelle et exceptionnelle sur la vie et la formation de Julien Gracq. En cela, il est un complément indispensable au fonds des manuscrits, que, dans son legs à la Bibliothèque nationale de France, Julien Gracq a pris soin de ne pas scinder, et qui comporte aussi bien les manuscrits d'œuvres inédites que ceux d'œuvres déjà connues.* »

### Barbey d'Aurevilly, sexuellement incorrect

<https://www.causeur.fr/barbey-aurevilly-diaboliques-2-2-153176>

Par **Jérôme Leroy** - 28 juillet 2018



Jules Barbey d'Aurevilly par Nadar, Wikipédia.

Dans ce bac de Gibert-Montpellier, la couverture de l'édition Garnier-Flammarion des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly était très seventies, oscillant entre le psychédélisme et le surréalisme magritien avec des yeux et des bouches flottant en apesanteur sur un ciel mauve. Alors qu'il s'agit là d'un de nos textes de chevet- nous en avons au moins trois éditions dont la Pléiade-, nous avons l'avons donc acheté de nouveau pour...50 centimes d'euros. Avec peut-être l'idée de l'offrir à un moins de vingt ans. Etant donné le puritanisme qui règne dans tous les camps de la guerre des sexes, les clivages irréductibles entre les revendications communautaristes LGBT et les néo-chaisières du sexuellement correct d'un monde d'avant mythifié avec papa, maman, la bonne et moi, il est certain que lire *Les Diaboliques* va énerver tout le monde. Barbey ne croit qu'à la force brute du désir, il ne le juge pas. Ce catholique est trop intelligent pour ne pas savoir, comme Saint Paul, que là où le péché abonde, la Grâce surabonde. On jouit dans le meurtre, on fait l'amour au-dessus des mourants, on se prostitue pour se venger, on profane, on infanticide : les femmes mènent le bal, et l'ambiguïté sexuelle, l'inversion des rôles est présente de manière tantôt diffuse, tantôt explicite.

Bref, Barbey est incontrôlable : il va déplaire souverainement aux partisans d'une coïncidence exacte entre sexe et genre mais il sera traité de réac à cause de la préface où il prétend vouloir édifier son lecteur par une

pédagogie de l'horreur afin de le ramener dans le giron des valeurs chrétiennes. Evidemment, le problème est que les nouvelles constituant *Les Diaboliques* ruissellent de sensualité, de parfums lascifs, de bonheur à peindre des corps tordus dans la plaisir: tout le contraire, à vrai dire, de la froide mécanique sadienne.

On sait que Barbey d'Aurevilly n'aura jamais plus de cinq mille lecteurs quand bien même il semblerait que sa fortune universitaire le place désormais, et ce n'est pas trop tôt, à la hauteur de Balzac, de Flaubert ou de Stendhal. Il aimait passionnément Dieu, l'élégance et l'amour fou. Il semblerait que les trois aient disparu corps et bien dans les eaux de plus en plus glacées du calcul égoïste comme aurait dit son presque exact contemporain, un certain Karl Marx, né dix ans plus tard que Barbey, en 1818.

Privilège des écrivains au sang riche, Barbey a plusieurs masques. Il y a l'historiographe du dandysme avec *Brummel*, le diariste électrique des *Memoranda*, ce journal intime monomaniaque dans lequel est écrit en phrases sèches le moindre petit fait de la journée, de la visite d'une maîtresse au choix d'un gilet. On sait que Barbey les aimait rouges, comme la colère qui soulève son œuvre.

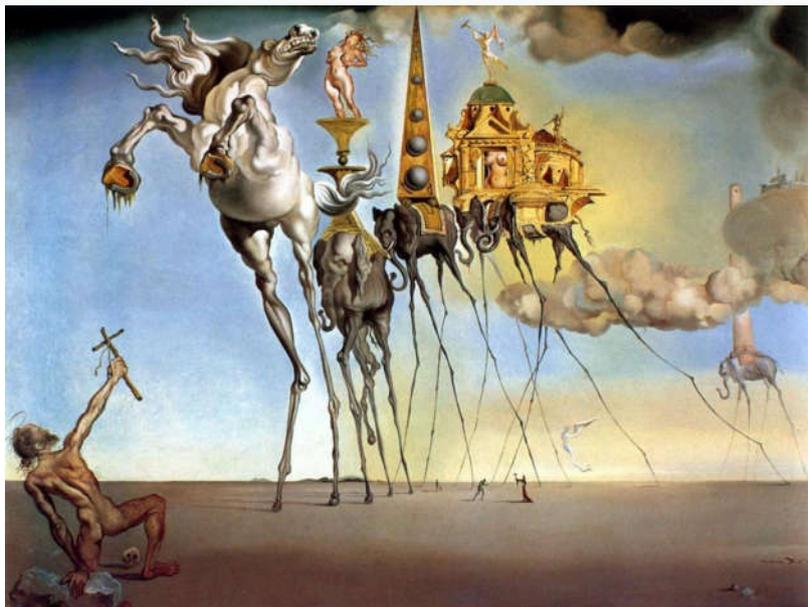
Le Barbey d'Aurevilly romancier reste néanmoins le plus grand. A l'époque où Paul Bourget et Pierre Loti planaient au firmament des lettres françaises avec de pâles histoires de grisettes, des angoisses bourgeoises ou des bluettes exotiques avec touche-pipi dans les hammam, Barbey sait raconter des tragédies d'un autre temps et réussir le premier à mêler la poésie et l'histoire en faisant du temps qui passe le carburant des nostalgies amoureuses ou politiques, ce qui revient souvent au même. Il ressuscite une chouannerie mythique dans *Le Chevalier des Touches*, roman du travestissement où un chef royaliste très queer se comporte en héros. Et dans *L'Ensorcelée*, soixante ans avant les Surréalistes, il se fait le chantre horrifié de l'amour fou quand il montre un prêtre défiguré par un suicide raté provoquer la passion suicidaire d'une femme mal aimée qui gardera tout le roman un rougissement du visage, comme un aveu scandaleux d'un orgasme permanent et incontrôlable, le même, précisément, que celui des *Diaboliques*.

## Conférences "Résilience espagnoles"

[HTTPS://WWW.LALSACE.FR/POUR-SORTIR/LOISIRS/RENCONTRE-CONFERENCE/CONFERENCE/ALSACE/HAUT-RHIN/VILLAGE-NEUF/2018/11/06/CONFERENCE-RESILIENCES-ESPAGNOLES](https://www.lalsace.fr/pour-sortir/loisirs/rencontre-conference/conferences/alsace/haut-rhin/village-neuf/2018/11/06/conferences-resiliences-espagnoles)

QUAND, OÙ ?

- le 06/11/2018, le 08/01/2019, le 26/03/2019 à 20h00  
RiveRhin  
20, boulevard d'Alsace  
Village-Neuf  
ORGANISATEUR : Le RiveRhin  
03.89.70.28.32



Cycle de conférences autour de l'expression des passions espagnoles. Conférences animées par Catherine Koenig. Chaque conférence propose d'entreprendre un «voyage à l'intérieur de l'image» pour découvrir et explorer le monde méconnu de la création plastique.

À l'aide d'un diaporama qui suit un parcours thématique, par des arrêts sur image et des analyses plastiques, la conférencière transmet de manière vivante et rend lisibles la cohérence et les inventions plastiques, iconographiques, sémantiques ou sociologiques des œuvres.

Mardi 6 novembre: Goya, peintre de la résistance espagnole.

Mardi 8 janvier 2019: Picasso, la force du mythe.

Mardi 26 mars: le Surréalisme espagnol, l'œil existe à l'état sauvage.

Renseignements au 03 89 70 28 32. Programme complet sur [www.mairie-village-neuf.fr](http://www.mairie-village-neuf.fr)

## Tristan Tzara, L'Antitête

<http://litteraturedepartout.hautetfort.com/archive/2018/07/28/tristan-tzara-l-antitete-6068819.html>  
28-07-2018



### Sable

Bon, bon, dit le bonbon, de la bouche d'enfant qui était pour lui le bonbon. Le silence de la petite chambre était un cri pour le grand silence. Le silence me dit son manque de confiance. Bon, bon, dit mon silence et s'échappe pour toujours. Tout cela revint sur le bout de ma langue. Avec un peu de charbon. L'accordéon se mit sur la table. Bon, bon, dis-je.

Fable.

Tristan Tzara, *L'Antitête*, dans *Œuvres complètes*, 2, Flammarion, 1977, p. 275.

## Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	9 juin 2018 de 15h30 à 18h	9 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforum	14.02.2018	24.06.2018

	wien.at		
Juan Miro sculptures, 1928-1982	Santander (ES) Centre Botin	20 mars 2018	02 septembre 2018
Dada Russe, 1914- 1924	Musée de la reine Sophie Madrid (ES)	06 juin 2018	22 octobre 2018
Gordon Matta-Clark, Anarchitecte	Musée du Jeu de Paume Paris	05 juin 2018	23 septembre 2018
ABCDuchamps	Musée des Beaux-arts Rouen	14 juin 2018	24 septembre 2018
1948 La biennale de Peggy Guggenheim	Collezione Peggy Guggenheim Palazzo Venier dei Leoni Dorsoduro 701 I-30123 Venezia	25 mai 2018	25 novembre 2018
Imagination souveraine, correspondance entre romantisme et surréalisme	Tour 46 – Belfort Rue Bartholdi 90000 Belfort	29 juin 2019	30 septembre 2018

Bonne semaine,

Henri Béhar : henri.behar [arobase] sorbonne-nouvelle.fr

<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : melusine@listes.univ-paris3.fr

**Liste Mélusine, comme le site Mélusine  
[<http://melusine-surrealisme.fr>],  
est une production de l'APRES  
(Association pour l'étude du surréalisme  
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 31

## Sommaire

Livre : YVES BONNEFOY, LA PERMANENCE DES LETTRES .....	1
Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique .....	3
Séminaire du 26 au 28 Septembre à Ténérife.....	4
Chine : exposition d'oeuvres de Picasso et de Dali à Lanzhou.....	6
Rappel : Colloque Aragon vivant – CCI de Cerisy-la-Salle.....	6
Agenda.....	7

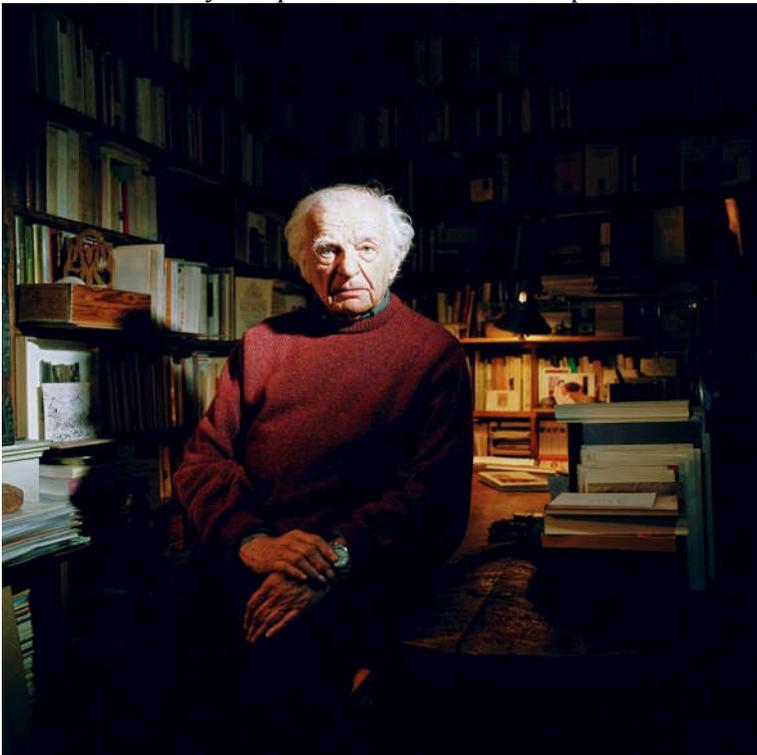
## Livre : YVES BONNEFOY, LA PERMANENCE DES LETTRES

[HTTP://NEXT.LIBERATION.FR/LIVRES/2018/08/01/YVES-BONNEFOY-LA-PERMANENCE-DES-LETTRES\\_1670235](HTTP://NEXT.LIBERATION.FR/LIVRES/2018/08/01/YVES-BONNEFOY-LA-PERMANENCE-DES-LETTRES_1670235)

CRITIQUE

Par [Guillaume Lecaplain](#)— 1 août 2018 à 19:26

Parution posthume du premier tome de la correspondance du poète avec une cinquantaine d'amis et d'intellectuels. Il y évoque les surréalistes ainsi que la revue «l'Ephémère», qu'il a cofondée en 1967.



Yves Bonnefoy en septembre 2010. Photo Eric

Garault. Pasco

Qu'est-ce que l'amitié ? Comment se noue cette affection particulière qui unit deux personnes hors d'un couple ? A quoi tient-elle ? Le premier volume de la correspondance d'Yves Bonnefoy, en donnant à voir des liens puissants naître, vivre et mourir entre l'auteur des Planches courbes et quelques-uns de ses contemporains, éclaire le phénomène par l'exemple. On y assiste à tout sauf à un poète

isolé dans sa tour. Bonnefoy était un auteur inscrit dans plusieurs réseaux, stimulé par l'échange permanent. On le découvre fidèle et attentif, planifiant les invitations chez les uns ou les autres, recevant les Jaccottet, encourageant Jacques Dupin, tentant de rassurer un Christian Dotremont en plein doute, de distraire Boris de Schloezer de sa maladie, félicitant Gaëtan Picon pour une conférence, remerciant Alain Bosquet pour un article, envoyant ses poèmes à Gilbert Lely. Avec certains d'entre eux, Bonnefoy entretient des relations très fortes, véritables amours intellectuelles qui courent le plus souvent sur des décennies. Ainsi avec le peintre Pierre Alechinsky : le premier échange épistolaire date de 1950. Le dernier, bouleversant, est une lettre de Bonnefoy dictée à sa fille, Mathilde, sur son lit de mort, en juin 2016 : «Cher Pierre, bien cher Pierre, je quitte cette planète. Je ne vous reverrai donc pas. Je regrette bien. Vous étiez un de mes amis les plus chers. Adieu. Je vous embrasse, Yves.» Il meurt le 1er juillet 2016.

### «Voies souterraines»

Les plus de 900 lettres envoyées à la cinquantaine de correspondants de ce gros premier tome, toutes inédites, sont rarement longues. Tout en vouvoyant tous ses interlocuteurs, même les plus proches, Bonnefoy y écrit dans un style simple et précis ; l'homme est dans la réalité de la relation avec son correspondant, jamais dans la pose de faire des phrases pour une quelconque postérité. En juillet 2008, il écrit avec cette manière banale et belle à Philippe et Anne-Marie Jaccottet : «*C'était bien, cette soirée sous vos arbres. Nous étions heureux de vous retrouver.*» Pris par ses obligations, il se plaint souvent de ne pas avoir assez le temps de voir tel ou tel - un classique des relations amicales entre gens qui travaillent et ont une famille. En septembre 1992 à Pierre Torreilles : «*Il faudra bien qu'un jour, tout de même, nous nous retrouvions pour un verre de vin et une omelette, sur le chemin.*» Malgré ces distances, les liens résistent. «*De votre région à chez moi je sens pour ma part tant de communication, par des signaux dans les arbres, des couleurs sur les toits ou même ou surtout des voies souterraines*», écrit-il en mars 1975 à André Pieyre de Mandiargues. Voilà donc à quoi servent ces lettres écrites à raison «*d'une ou deux par semaine pendant soixante-dix ans*», comme le comptent Odile Bombarde et Patrick Labarthe dans leur préface : à entretenir les «*voies souterraines*» d'une communauté d'esprit dont la littérature en particulier et la création en général sont toujours les moteurs.

L'ouvrage, préparé avec l'auteur avant sa mort, se partage en deux parties. La première est consacrée au groupe surréaliste dont Bonnefoy est d'abord assez proche. Un cercle qui se résume presque, après-guerre, au seul André Breton. Mais si la brouille avec l'homme n'eut jamais réellement lieu, Bonnefoy rompt avec le mouvement dès 1947 en ne voulant pas signer un tract qu'il juge trop porté sur l'occultisme. Globalement, il pointe autant les «*insuffisances*» poétiques de cet art ayant un rapport trop indirect avec la réalité que les postures de son guide. «*J'ai découvert que Breton n'était pas ce que j'avais cru qu'il était*, écrit-il à Gilbert Lely en août 1947. *Cela donne un peu la nausée.*» En janvier 1948, il revient sur cette période dans une lettre à Georges Henein : «*Comment le surréalisme a-t-il pu confondre la poésie avec un exercice de l'automatisme, de la facilité ? Il faut traiter le langage au fer rouge !*» Des surréalistes, il ne gardera un lien qu'avec les moins orthodoxes : Alechinsky, bien sûr, mais aussi Christian Dotremont, Jacqueline Lamba ou Raoul Ubac.

## Subjectivité à plusieurs

La seconde partie, la plus imposante, recouvre les relations étroites qui se sont nouées autour d'un projet commun, véritable amitié en acte : *l'Ephémère*. De 1967 à 1972, cette revue compile les choix artistiques et philosophiques des auteurs parmi les plus importants de l'époque : Bonnefoy, donc, avec André du Bouchet, Gaëtan Picon, Louis-René des Forêts et Jacques Dupin. Le propos est de «mener parallèlement à une œuvre le journal de son environnement», propose Bonnefoy à Picon au printemps 1966. «L'Ephémère, ce ne sera que quelques personnes, mais ensemble, et durablement, pour une recherche en commun par leurs voies certes fort différentes», présente-t-il par ailleurs. Le but des fondateurs est que chaque texte, chaque auteur invité soit validé par tous les responsables de la revue, unanimement. «Tout ce qu'on n'accepterait pas entièrement devant, d'ailleurs, être mis en question par chacun de nous de façon systématique parce que c'est son devoir dans cette cause commune» (lettre à Gaëtan Picon, janvier 1966). *L'Ephémère* fait ainsi l'expérience d'une subjectivité à plusieurs dont beaucoup de lettres se font l'écho. Faut-il inviter Char ou Michaux à publier dans les colonnes de la nouvelle revue ? Cet exergue de Plotin convient-il à tout le monde ? Et même, dans les lettres échangées avec Dupin : quel papier choisir pour la couverture ?

Mai 68 vient bousculer ce travail en commun, Louis-René des Forêts et André du Bouchet s'enthousiasment pour le mouvement, tandis que Gaëtan Picon, proche d'André Malraux, est plus réservé. «*Simplement (quant à la revue) si des textes semblables aux leurs, dont je ne peux pas être tout à fait solidaire, devaient se multiplier, je ne pourrai (sic) plus figurer dans le comité de rédaction*», annonce Picon à Bonnefoy en septembre 1968.

Des brouilles, les lettres en font régulièrement part : avec Dotremont, Du Bouchet, avec Lamba (définitive). A chaque fois, les raisons des dissensions sont intellectuelles. Ce qui diverge, c'est une vision de ce que devraient être l'art et l'artiste. Mais les relations humaines y sont définitivement liées pour le poète de *l'Arrière-Pays*. En 1969, il écrit à Boris de Schloezer : «*Je ne puis jamais séparer l'écriture de ce que je rencontre, expérimente, accepte ou regrette dans la vie.*»

[Guillaume Lecaplain](#)

*Yves Bonnefoy Correspondance I Les Belles Lettres, 1 156 pp. 26,90 €.*

## Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique

<https://www.unidivers.fr/rennes/exposition-andre-breton-ou-le-surrealisme-ateliers-decriture-et-de-creation-artistique/>

Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier

**15 septembre 2018 13:30 - 16 septembre 2018 17:30**

Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier

Journées du patrimoine Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier samedi 15 septembre – 13h30 à 17h30 dimanche 16 septembre – 13h30 à 17h30 Les œuvres, écrites ou peintes, sont surprenantes car dénuées de raison et en dehors de toute préoccupation esthétique comme le définissait André Breton. [Source: Ministère de la Culture <http://journeesdupatrimoine.fr/>). Tarif : gratuit. Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier 03 25 07 31 50 <http://www.ville-saint-dizier.fr> Musée municipal © Musée de Saint-Dizier Situé en plein centre-ville, derrière l'Hôtel de Ville, le Musée domine le square Winston Churchill. Fondé par la Société des Lettres à la fin du XIXe siècle, il possède de riches collections autour de trois thèmes : la fonte d'art, l'ornithologie et l'archéologie dont un trésor mérovingien.



**Séminaire du 26 au 28 Septembre à Ténérife**

<https://www.ull.es/portal/agenda/evento/seminario-surrealismo-la-insumision-contra-el-estado-de-las-cosas/>

**SURREALISMO**

**LA INSUMISIÓN CONTRA EL ESTADO DE LAS COSAS**

**26 - 28 DE SEPTIEMBRE**

**ANNIE LE BRUN**  
 A. ÁLVAREZ DE LA ROSA S. TLATLI  
 L. VÁZQUEZ P. GARCÉS L. CASADO  
 L. TERRÓN CH. BÉCHET E. LEBACQ  
 I. CASTELLS I. HERNÁNDEZ G. MARTÍN  
 J. A. Y A. L. A

**GRUPO DE SURREALISMO DE SECUNDARIA ALUMNOS GEFA** //

PROYECCIÓN DEL DOCUMENTAL: LA ISLA DONDE DUERME LA EDAD DE ORO CON SU DIRECTORA I. DIERCKX.  
 PROYECCIÓN DE ÓSCAR. UNA PASIÓN SURREALISTA CON SU DIRECTOR L. FERNÁNDEZ.  
 REPRESENTACIÓN DE CRIMEN DE A. ESPINOSA POR NUHR JOJO. DIRIGE E. SCALA. PROD. TEA.  
 AGRUPACIÓN DE TEATRO DE FILOLOGÍA DIRIGIDA POR P. ARTEAGA.

DIRECTORA: P. PAREJA RÍOS  
 COORDINADORA: M. GÓMEZ GONZÁLEZ

LUGAR: 26-27 SEP. SALA DE AUDIOVISUALES, SECCIÓN DE FILOLOGÍA (HUMANIDADES) ULL // 28 SEP. AULA POLIVALENTE DEL EDIFICIO CENTRAL ULL Y PARANINFO.

HORARIO: 26 al 28 SEPTIEMBRE MAÑANA Y TARDE

2 CRÉDITOS ECTS Y TALLER DE DOCTORADO  
 INSCRIPCIÓN: ENVÍA NOMBRE, D.N.I. Y ESTUDIOS A [m.gomgonr@gmail.com](mailto:m.gomgonr@gmail.com)

[WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME](http://WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME)

**Miércoles 26 de septiembre**

10.00 - 11.00 h.

**Annie Le Brun: "Lo que no tiene precio".**

"Lo que no tiene precio". Es la guerra, una guerra que se desarrolla en todos los frentes (...). Porque, antes incluso que el sueño o la pasión, el primer enemigo habrá sido la belleza viva, de la que todos hemos conocido el poder de deslumbramiento y que, como el rayo, no se deja capturar. La confabulación de las finanzas con un cierto arte contemporáneo ayuda en gran medida a tal empresa, (...) neutralización con vistas a implantar una dominación sin réplica. (...) ¿Hasta cuándo consentiremos en no ver que la violencia del dinero persigue acabar con nuestro mundo sensible, para hacernos olvidar lo esencial, la búsqueda apasionada e indispensable de lo que no tiene precio?

11.00 - 11.15 h. **Coloquio****Coffee break**11.45 - 12.30 h. **Antonio Álvarez de la Rosa: "Nivaria Tejera: Amiga y escritora".**

Más que hablar de Nivaria Tejera, me gustaría hablar con ella. Cientos de horas de conversación con la amiga y la escritora son imposibles de resumir, pero lo que trato de hacer posible es, a través de la escritura, un retrato suyo de cuerpo entero, ni puntillista ni abstracto, más bien impresionista y, desde luego, no académico. Espero poder corresponder a lo que un día escribió como Prólogo a un libro mío: "Acercarse a «los artículos más literarios» como él los llama -de Antonio Álvarez de la Rosa es como deambular en el ritual de su amistad, inclinar la cabeza y devolverle cuantos gestos le debo por reintegrarme a la Isla de mi infancia".

12.30-12.45 h. **Coloquio**12.45 - 13.30 h. **Lydia Vázquez: "Archibras número 4: el adocuin surrealista. 50 años después de Mayo del 68".**

Archibras era la revista surrealista en 1968. Breton había muerto en 1966 y poco o nada se esperaba ya de los surrealistas. Ellos tampoco esperaban gran cosa de una sociedad que se anunciaba capitalista y/o comunista pero siempre alienante. Sin embargo, estallan los acontecimientos de Mayo del 68 y los surrealistas publican un número de Archibras en junio de 1968, como reacción al posicionamiento del PCF a través de L'Humanité,

condenando la revolución de Mayo, y como reacción a las manifestaciones en apoyo a De Gaulle en los Campos Eliseos. El número es prohibido, secuestrado, sus autores y autora, detenidos e interrogados...

13.30 - 13.45 h. **Coloquio.****Almuerzo**16.30 - 17.15 h. **Soraya Tlatli: "El surrealismo y el ser en común hipnótico".**

El proyecto surrealista es inicialmente doble: se trata no solamente de instaurar un tipo de poesía radicalmente nuevo sino también de explorar la psique humana, por ello también es una tentativa de comprender la psicología y el inconsciente. En este aspecto, el surrealismo ha mantenido relaciones constantes a la vez que ambiguas con el psicoanálisis, con el que ha rivalizado y del que también se ha inspirado. Me propongo volver a los entresijos del primer Manifiesto, con el fin de explorar el "periodo de los sueños", en el que destacaron Desnos y Crevel, mostrando la relación de los surrealistas con el inconsciente...

17.15 - 17.30 h. **Coloquio**17.30 - 18.30 h. **Grupo de Surrealismo de Secundaria. Experiencias en el aula y exposición de trabajos.**18.30 - 19.00 h. **Coloquio****Coffee-break**19.30 - 20.30 h. **Agrupación de teatro de Filología.****Jueves 27 de septiembre**

09.30 - 10.15 h. **Pilar Garcés: "E.L.T. Mesens y el movimiento surrealista en Londres: Le London Bulletin".** El presente estudio desvelará la importante labor realizada por el escritor surrealista belga E.L.T. Mesens para introducir el movimiento surrealista belga y francés en Londres. Su obra, poco conocida, y el interés despertado por su participación y creación de la revista surrealista London Bulletin- constituirán uno de los focos más relevantes de este estudio, cuyo interés radica en la novedad de la puesta en relieve de un escritor surrealista muy poco estudiado y de su ingente obra y labor, muy poco conocidas.

10'15-10'30 h. **Coloquio.**10.30 - 11.15 h. **Lourdes Terrón: "Fernand Dumont et Le mouvement Surréaliste en Hainaut"**

Pondremos de manifiesto la ingente labor realizada por el poeta Fernand Dumont (1906-1945) como promotor en París del movimiento surrealista de Hainaut. La noche, el silencio, la soledad, su gusto por el sueño y por el azar constituirán una de las constantes del imaginario de sus poemas y obras, que reflejan asimismo un particular y atrayente recorrido vital dentro del surrealismo.

11.15 - 11.30 h. **Coloquio****Coffee break**12.00 - 12.30 h. **Semblanza de Annie Le Brun a cargo de alumnos de 3º y 4º de Grados en Estudios Francófonos Aplicados.**12.30 - 13.15 h. **Loreto Casado: "En la estela de Annie Lebrun, Qui vive, considérations actuelles de l'inactualité du surréalisme".**

"En la estela de Annie Lebrun. Qui vive, considérations actuelles de l'inactualité du surréalisme". Los presupuestos del surrealismo enunciados por André Breton y que nos llegan hoy a través de los libros de Annie Le Brun invitan a una reflexión sobre el lenguaje, el pensamiento, el cuerpo y sus formas de expresión a la hora de cuestionar la sociedad y la "realidad" actual desde las ciencias y desde la literatura.

13.15 - 13.30 h. **Coloquio.**13.30 - 14.15 h. **Patricia Pareja: "La insumisión ante el estado de las cosas: Annie Le Brun y Nivaria Tejera o una libertad en constante erupción".**

"La insumisión ante el estado de las cosas: Annie Le Brun y Nivaria Tejera o una libertad en constante erupción". Annie Le Brun hace del hallazgo vital y poético su munición imparable en contra de la impostura que nos rodea, para construir esa "inmensa respiración colectiva" en un aire por fin vivo y abierto a lo esencial. Nivaria Tejera, autora cubana que vivió también en Tenerife y en París, relacionándose con las vanguardias, se hace eco de una naturaleza humana en continuo error que no consigue reconciliarse consigo misma. En un movimiento opuesto, ambas autoras nunca claudican en su empresa de cuestionar la verdad y sacudir desde su base el adormecimiento del mundo...

14.15 - 14.30 h. **Coloquio.****Almuerzo**16.00 - 16.30 h. **Marta Gómez (Doctoranda ULL):**

"Dos regiones periféricas frente al Centro: el surrealismo en Checoslovaquia y Tenerife".

"Dos regiones periféricas frente al Centro: el surrealismo en Checoslovaquia y Tenerife". La investigadora se centra en los grupos de Gaceta de Arte y de Checoslovaquia, detallando sus coincidencias y especificidades, comparando los momentos y procesos históricos por los que cada uno tuvo que atravesar y cuáles fueron sus respuestas. Para ello detallará aportaciones en ciertas revistas clave, verificando no solo el peso de la Historia en ambas geografías, sino los posicionamientos de los autores más relevantes de ambos grupos en particular, teniendo como eje vertebrador los presupuestos enunciados por el grupo de París.

16.30 - 16.45 h. **Coloquio.**16.45 - 17.30 h. **Isidro Hernández (Director artístico del TEA): "Casi el azar. Trayectorias de la decalcomanía de Óscar Domínguez".**

"Casi el azar. Trayectorias de la decalcomanía de Óscar Domínguez". Abordamos la trayectoria de este procedimiento pictórico fundamental en la obra de Domínguez. La técnica de la decalcomanía resulta ingenua: La intervención del autor se reduce a extender gouache negro sobre una superficie; luego, a cubrir la superficie pintada con otra hoja ejerciendo una leve presión. Como en un golpe de dados, al levantar esta segunda hoja queda al descubierto una materia en gestación a punto de aflorar. Si los primeros lienzos surrealistas de Domínguez se nutren de la recreación de la atmósfera del sueño, la decalcomanía nos introduce de lleno en el sueño mismo...

17.30 - 17.45 h. **Coloquio.****Coffee break**18.00 - 20.15 h. **Proyección de la película Óscar, Una pasión surrealista, de Lucas Fernández y posterior coloquio con su director.****Viernes, 28 de septiembre**09.00 - 09.45 h. **Christine Béchet, Achille Chavée et la politique.**09.45 - 10.00 h. **Coloquio.**10.00 - 10.45 h. **Eglantine Lebacqz, Autour du Daily-Bul ("En torno al Daily-Bul")**10.45 - 11.45 h. **Película belga sobre el Daily Bul.**11.45 - 12.15 h. **Coloquio.**12'15 - 12'30 h. **Coffee break.**12.30 - 14.30 h. **Presentación de la cineasta Isabelle Dierckx y posterior visualización de su documental "La isla donde dormía La Edad de oro" (L'île où dormait l'Âge d'or, 2005).**14.30 - 14.45 h. **Coloquio con la cineasta.****Almuerzo**17.00 - 19.00 h. **Mesa redonda de surrealismo, cine y pintura (Coordinadora: Isabel Castells, con Joaquín Ayala y Gregorio Martín). Lugar: Aula Polivalente del Edificio Central de la ULL.**19.00 - 19.30 h. **Coloquio.****Beer break**20.30 h. **Representación de Crimen, de A. Espinosa, con N. Jojo, dir. E. Scala y prod. TEA. Lugar: Paraninfo de la ULL.**INSCRIPCIÓN: ENVIAR CORREO CON NOMBRE, DNI Y ESTUDIOS A [mgomgon@gmail.com](mailto:mgomgon@gmail.com)

DISEÑO WEB: E. GONZÁLEZ



**SURREALISMO**  
LA INSUMISION  
CONTRA EL  
ESTADO DE  
LAS COSAS  
ANNIE LE BRUN

**26 - 28 DE SEPTIEMBRE**

**LUGAR: CONFERENCIAS:** SALA DE AUDIOVISUALES (FILOLOGÍA, HUMANIDADES), CAMPUS DE GUAJARA, ULL. **MESA REDONDA:** AULA POLIVALENTE DEL EDIFICIO CENTRAL DE LA ULL.

[WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME](http://WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME)

## Chine : exposition d'oeuvres de Picasso et de Dali à Lanzhou

[http://french.xinhuanet.com/2018-08/04/c\\_137367889.htm](http://french.xinhuanet.com/2018-08/04/c_137367889.htm)

[French.xinhuanet.com](http://french.xinhuanet.com) | Publié le 2018-08-04 à 15:09

LANZHOU, 4 août (Xinhua) -- Des oeuvres de Pablo Picasso et Salvador Dali sont exposées dans un musée de Lanzhou, ville de la province chinoise du Gansu (nord-ouest), pour marquer le 45e anniversaire de la mort de Picasso.

Cette exposition au Musée provincial du Gansu présente 124 oeuvres d'art, dont 109 gravures de Picasso et 15 gravures et sculptures de Dali.

Selon le musée, cet événement vise à permettre aux visiteurs de découvrir l'histoire de l'art et de l'esprit humain à travers le cubisme de Picasso et le surréalisme de Dali.

Cette exposition se tiendra **jusqu'au 7 octobre**.

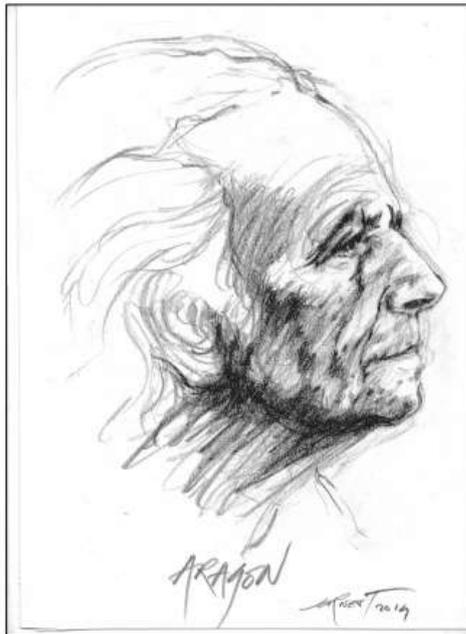
## Rappel : Colloque Aragon vivant – CCI de Cerisy-la-Salle

Colloque de Cerisy 

### Aragon vivant

sous la direction de Daniel BOUGNOUX et Luc VIGIER

*du mercredi 10 août (19h) au vendredi 17 août (14h) 2018*



**Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle**  
**Le Château, 50210 Cerisy-la-Salle - France**



(+ 33) 2 33 46 91 66



info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



www.ccic-cerisy.asso.fr



@CerisyColloques

## Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	9 juin 2018 de 15h30 à 18h	9 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforum wien.at	14.02.2018	24.06.2018
Juan Miro sculptures, 1928-1982	Santander (ES) Centre Botin	20 mars 2018	02 septembre 2018
Dada Russe, 1914- 1924	Musée de la reine Sophie Madrid (ES)	06 juin 2018	22 octobre 2018
Gordon Matta-Clark, Anarchitecte	Musée du Jeu de Paume Paris	05 juin 2018	23 septembre 2018
ABCDuchamps	Musée des Beaux-arts Rouen	14 juin 2018	24 septembre 2018
1948 La biennale de Peggy Guggenheim	Collezione Peggy Guggenheim Palazzo Venier dei Leoni Dorsoduro 701 I-30123 Venezia	25 mai 2018	25 novembre 2018
Imagination souveraine, correspondance entre romantisme et surréalisme	Tour 46 – Belfort Rue Bartholdi 90000 Belfort	29 juin 2019	30 septembre 2018

Bonne semaine,  
Henri Béhar : [henri.behar \[arobase\] sorbonne-nouvelle.fr](mailto:henri.behar@arobase.sorbonne-nouvelle.fr)  
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : [melusine@listes.univ-paris3.fr](mailto:melusine@listes.univ-paris3.fr)

**Liste Mélusine, comme le site Mélusine  
[<http://melusine-surrealisme.fr>],  
est une production de l'APRES  
(Association pour l'étude du surréalisme  
présidée par Henri Béhar)**

Semaine 31

## Sommaire

Livre : YVES BONNEFOY, LA PERMANENCE DES LETTRES .....	1
Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique .....	3
Séminaire du 26 au 28 Septembre à Ténérife.....	4
Chine : exposition d'oeuvres de Picasso et de Dali à Lanzhou.....	6
Rappel : Colloque Aragon vivant – CCI de Cerisy-la-Salle.....	6
Agenda.....	7

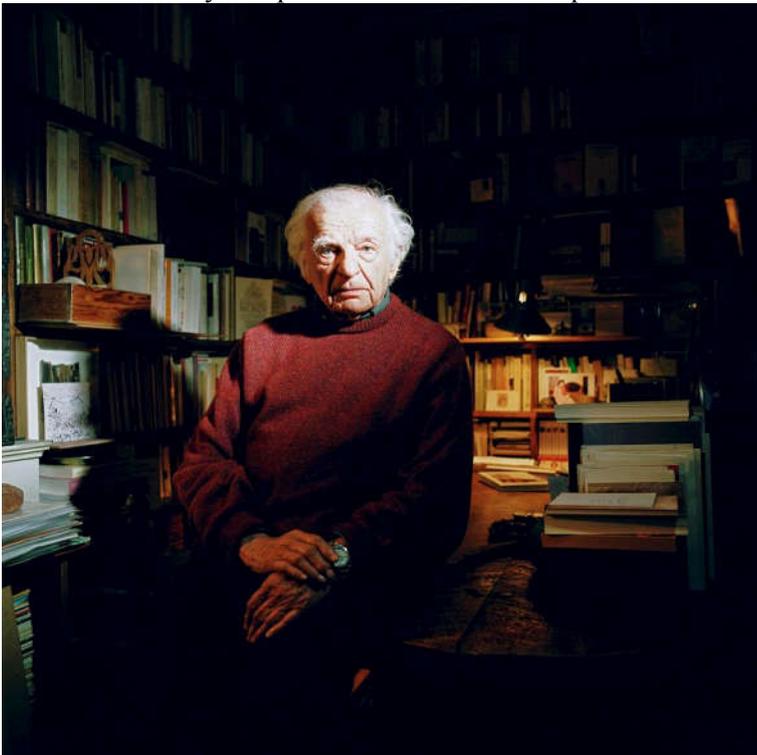
## Livre : YVES BONNEFOY, LA PERMANENCE DES LETTRES

[HTTP://NEXT.LIBERATION.FR/LIVRES/2018/08/01/YVES-BONNEFOY-LA-PERMANENCE-DES-LETTRES\\_1670235](HTTP://NEXT.LIBERATION.FR/LIVRES/2018/08/01/YVES-BONNEFOY-LA-PERMANENCE-DES-LETTRES_1670235)

CRITIQUE

Par [Guillaume Lecaplain](#)— 1 août 2018 à 19:26

Parution posthume du premier tome de la correspondance du poète avec une cinquantaine d'amis et d'intellectuels. Il y évoque les surréalistes ainsi que la revue «l'Ephémère», qu'il a cofondée en 1967.



Yves Bonnefoy en septembre 2010. Photo Eric

Garault. Pasco

Qu'est-ce que l'amitié ? Comment se noue cette affection particulière qui unit deux personnes hors d'un couple ? A quoi tient-elle ? Le premier volume de la correspondance d'Yves Bonnefoy, en donnant à voir des liens puissants naître, vivre et mourir entre l'auteur des Planches courbes et quelques-uns de ses contemporains, éclaire le phénomène par l'exemple. On y assiste à tout sauf à un poète

isolé dans sa tour. Bonnefoy était un auteur inscrit dans plusieurs réseaux, stimulé par l'échange permanent. On le découvre fidèle et attentif, planifiant les invitations chez les uns ou les autres, recevant les Jaccottet, encourageant Jacques Dupin, tentant de rassurer un Christian Dotremont en plein doute, de distraire Boris de Schloezer de sa maladie, félicitant Gaëtan Picon pour une conférence, remerciant Alain Bosquet pour un article, envoyant ses poèmes à Gilbert Lely. Avec certains d'entre eux, Bonnefoy entretient des relations très fortes, véritables amours intellectuelles qui courent le plus souvent sur des décennies. Ainsi avec le peintre Pierre Alechinsky : le premier échange épistolaire date de 1950. Le dernier, bouleversant, est une lettre de Bonnefoy dictée à sa fille, Mathilde, sur son lit de mort, en juin 2016 : «Cher Pierre, bien cher Pierre, je quitte cette planète. Je ne vous reverrai donc pas. Je regrette bien. Vous étiez un de mes amis les plus chers. Adieu. Je vous embrasse, Yves.» Il meurt le 1er juillet 2016.

### «Voies souterraines»

Les plus de 900 lettres envoyées à la cinquantaine de correspondants de ce gros premier tome, toutes inédites, sont rarement longues. Tout en vouvoyant tous ses interlocuteurs, même les plus proches, Bonnefoy y écrit dans un style simple et précis ; l'homme est dans la réalité de la relation avec son correspondant, jamais dans la pose de faire des phrases pour une quelconque postérité. En juillet 2008, il écrit avec cette manière banale et belle à Philippe et Anne-Marie Jaccottet : «*C'était bien, cette soirée sous vos arbres. Nous étions heureux de vous retrouver.*» Pris par ses obligations, il se plaint souvent de ne pas avoir assez le temps de voir tel ou tel - un classique des relations amicales entre gens qui travaillent et ont une famille. En septembre 1992 à Pierre Torreilles : «*Il faudra bien qu'un jour, tout de même, nous nous retrouvions pour un verre de vin et une omelette, sur le chemin.*» Malgré ces distances, les liens résistent. «*De votre région à chez moi je sens pour ma part tant de communication, par des signaux dans les arbres, des couleurs sur les toits ou même ou surtout des voies souterraines*», écrit-il en mars 1975 à André Pieyre de Mandiargues. Voilà donc à quoi servent ces lettres écrites à raison «*d'une ou deux par semaine pendant soixante-dix ans*», comme le comptent Odile Bombarde et Patrick Labarthe dans leur préface : à entretenir les «*voies souterraines*» d'une communauté d'esprit dont la littérature en particulier et la création en général sont toujours les moteurs.

L'ouvrage, préparé avec l'auteur avant sa mort, se partage en deux parties. La première est consacrée au groupe surréaliste dont Bonnefoy est d'abord assez proche. Un cercle qui se résume presque, après-guerre, au seul André Breton. Mais si la brouille avec l'homme n'eut jamais réellement lieu, Bonnefoy rompt avec le mouvement dès 1947 en ne voulant pas signer un tract qu'il juge trop porté sur l'occultisme. Globalement, il pointe autant les «*insuffisances*» poétiques de cet art ayant un rapport trop indirect avec la réalité que les postures de son guide. «*J'ai découvert que Breton n'était pas ce que j'avais cru qu'il était*, écrit-il à Gilbert Lely en août 1947. *Cela donne un peu la nausée.*» En janvier 1948, il revient sur cette période dans une lettre à Georges Henein : «*Comment le surréalisme a-t-il pu confondre la poésie avec un exercice de l'automatisme, de la facilité ? Il faut traiter le langage au fer rouge !*» Des surréalistes, il ne gardera un lien qu'avec les moins orthodoxes : Alechinsky, bien sûr, mais aussi Christian Dotremont, Jacqueline Lamba ou Raoul Ubac.

## Subjectivité à plusieurs

La seconde partie, la plus imposante, recouvre les relations étroites qui se sont nouées autour d'un projet commun, véritable amitié en acte : *l'Ephémère*. De 1967 à 1972, cette revue compile les choix artistiques et philosophiques des auteurs parmi les plus importants de l'époque : Bonnefoy, donc, avec André du Bouchet, Gaëtan Picon, Louis-René des Forêts et Jacques Dupin. Le propos est de «mener parallèlement à une œuvre le journal de son environnement», propose Bonnefoy à Picon au printemps 1966. «L'Ephémère, ce ne sera que quelques personnes, mais ensemble, et durablement, pour une recherche en commun par leurs voies certes fort différentes», présente-t-il par ailleurs. Le but des fondateurs est que chaque texte, chaque auteur invité soit validé par tous les responsables de la revue, unanimement. «Tout ce qu'on n'accepterait pas entièrement devant, d'ailleurs, être mis en question par chacun de nous de façon systématique parce que c'est son devoir dans cette cause commune» (lettre à Gaëtan Picon, janvier 1966). *L'Ephémère* fait ainsi l'expérience d'une subjectivité à plusieurs dont beaucoup de lettres se font l'écho. Faut-il inviter Char ou Michaux à publier dans les colonnes de la nouvelle revue ? Cet exergue de Plotin convient-il à tout le monde ? Et même, dans les lettres échangées avec Dupin : quel papier choisir pour la couverture ?

Mai 68 vient bousculer ce travail en commun, Louis-René des Forêts et André du Bouchet s'enthousiasment pour le mouvement, tandis que Gaëtan Picon, proche d'André Malraux, est plus réservé. «*Simplement (quant à la revue) si des textes semblables aux leurs, dont je ne peux pas être tout à fait solidaire, devaient se multiplier, je ne pourrai (sic) plus figurer dans le comité de rédaction*», annonce Picon à Bonnefoy en septembre 1968.

Des brouilles, les lettres en font régulièrement part : avec Dotremont, Du Bouchet, avec Lamba (définitive). A chaque fois, les raisons des dissensions sont intellectuelles. Ce qui diverge, c'est une vision de ce que devraient être l'art et l'artiste. Mais les relations humaines y sont définitivement liées pour le poète de *l'Arrière-Pays*. En 1969, il écrit à Boris de Schloezer : «*Je ne puis jamais séparer l'écriture de ce que je rencontre, expérimente, accepte ou regrette dans la vie.*»

[Guillaume Lecaplain](#)

*Yves Bonnefoy Correspondance I Les Belles Lettres, 1 156 pp. 26,90 €.*

## Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique

<https://www.unidivers.fr/rennes/exposition-andre-breton-ou-le-surrealisme-ateliers-decriture-et-de-creation-artistique/>

Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier

**15 septembre 2018 13:30 - 16 septembre 2018 17:30**

Exposition André Breton ou le surréalisme ateliers d'écriture et de création artistique Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier

Journées du patrimoine Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier samedi 15 septembre – 13h30 à 17h30 dimanche 16 septembre – 13h30 à 17h30 Les œuvres, écrites ou peintes, sont surprenantes car dénuées de raison et en dehors de toute préoccupation esthétique comme le définissait André Breton. [Source: Ministère de la Culture <http://journeesdupatrimoine.fr/>). Tarif : gratuit. Musée de Saint-Dizier Saint-Dizier 03 25 07 31 50 <http://www.ville-saint-dizier.fr> Musée municipal © Musée de Saint-Dizier Situé en plein centre-ville, derrière l'Hôtel de Ville, le Musée domine le square Winston Churchill. Fondé par la Société des Lettres à la fin du XIXe siècle, il possède de riches collections autour de trois thèmes : la fonte d'art, l'ornithologie et l'archéologie dont un trésor mérovingien.



**Séminaire du 26 au 28 Septembre à Ténérife**

<https://www.ull.es/portal/agenda/evento/seminario-surrealismo-la-insumision-contra-el-estado-de-las-cosas/>

**SURREALISMO**

**LA INSUMISIÓN CONTRA EL ESTADO DE LAS COSAS**

**26 - 28 DE SEPTIEMBRE**

**ANNIE LE BRUN**  
 A. ÁLVAREZ DE LA ROSA S. TLATLI  
 L. VÁZQUEZ P. GARCÉS L. CASADO  
 L. TERRÓN CH. BÉCHET E. LEBACQ  
 I. CASTELLS I. HERNÁNDEZ G. MARTÍN  
 J. A. Y A. L. A

**GRUPO DE SURREALISMO DE SECUNDARIA ALUMNOS GEFA** //

PROYECCIÓN DEL DOCUMENTAL: LA ISLA DONDE DUERME LA EDAD DE ORO CON SU DIRECTORA I. DIERCKX.  
 PROYECCIÓN DE ÓSCAR. UNA PASIÓN SURREALISTA CON SU DIRECTOR L. FERNÁNDEZ.  
 REPRESENTACIÓN DE CRIMEN DE A. ESPINOSA POR NUHR JOJO. DIRIGE E. SCALA. PROD. TEA.  
 AGRUPACIÓN DE TEATRO DE FILOLOGÍA DIRIGIDA POR P. ARTEAGA.

DIRECTORA: P. PAREJA RÍOS  
 COORDINADORA: M. GÓMEZ GONZÁLEZ

LUGAR: 26-27 SEP. SALA DE AUDIOVISUALES, SECCIÓN DE FILOLOGÍA (HUMANIDADES) ULL // 28 SEP. AULA POLIVALENTE DEL EDIFICIO CENTRAL ULL Y PARANINFO.

HORARIO: 26 al 28 SEPTIEMBRE MAÑANA Y TARDE

2 CRÉDITOS ECTS Y TALLER DE DOCTORADO  
 INSCRIPCIÓN: ENVÍA NOMBRE, D.N.I. Y ESTUDIOS A [m.gomgonr@gmail.com](mailto:m.gomgonr@gmail.com)

[WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME](http://WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME)

**Miércoles 26 de septiembre**

10.00 - 11.00 h.

**Annie Le Brun: "Lo que no tiene precio".**

"Lo que no tiene precio". Es la guerra, una guerra que se desarrolla en todos los frentes (...). Porque, antes incluso que el sueño o la pasión, el primer enemigo habrá sido la belleza viva, de la que todos hemos conocido el poder de deslumbramiento y que, como el rayo, no se deja capturar. La confabulación de las finanzas con un cierto arte contemporáneo ayuda en gran medida a tal empresa, (...) neutralización con vistas a implantar una dominación sin réplica. (...) ¿Hasta cuándo consentiremos en no ver que la violencia del dinero persigue acabar con nuestro mundo sensible, para hacernos olvidar lo esencial, la búsqueda apasionada e indispensable de lo que no tiene precio?

11.00 - 11.15 h. **Coloquio****Coffee break**11.45 - 12.30 h. **Antonio Álvarez de la Rosa: "Nivaria Tejera: Amiga y escritora".**

Más que hablar de Nivaria Tejera, me gustaría hablar con ella. Cientos de horas de conversación con la amiga y la escritora son imposibles de resumir, pero lo que trato de hacer posible es, a través de la escritura, un retrato suyo de cuerpo entero, ni puntillista ni abstracto, más bien impresionista y, desde luego, no académico. Espero poder corresponder a lo que un día escribió como Prólogo a un libro mío: "Acercarse a «los artículos más literarios» como él los llama -de Antonio Álvarez de la Rosa es como deambular en el ritual de su amistad, inclinar la cabeza y devolverle cuantos gestos le debo por reintegrarme a la Isla de mi infancia".

12.30-12.45 h. **Coloquio**12.45 - 13.30 h. **Lydia Vázquez: "Archibras número 4: el adoquín surrealista. 50 años después de Mayo del 68".**

Archibras era la revista surrealista en 1968. Breton había muerto en 1966 y poco o nada se esperaba ya de los surrealistas. Ellos tampoco esperaban gran cosa de una sociedad que se anunciaba capitalista y/o comunista pero siempre alienante. Sin embargo, estallan los acontecimientos de Mayo del 68 y los surrealistas publican un número de Archibras en junio de 1968, como reacción al posicionamiento del PCF a través de L'Humanité,

condenando la revolución de Mayo, y como reacción a las manifestaciones en apoyo a De Gaulle en los Campos Eliseos. El número es prohibido, secuestrado, sus autores y autora, detenidos e interrogados...

13.30 - 13.45 h. **Coloquio.****Almuerzo**16.30 - 17.15 h. **Soraya Tlatli: "El surrealismo y el ser en común hipnótico".**

El proyecto surrealista es inicialmente doble: se trata no solamente de instaurar un tipo de poesía radicalmente nuevo sino también de explorar la psique humana, por ello también es una tentativa de comprender la psicología y el inconsciente. En este aspecto, el surrealismo ha mantenido relaciones constantes a la vez que ambiguas con el psicoanálisis, con el que ha rivalizado y del que también se ha inspirado. Me propongo volver a los entresijos del primer Manifiesto, con el fin de explorar el "periodo de los sueños", en el que destacaron Desnos y Crevel, mostrando la relación de los surrealistas con el inconsciente...

17.15 - 17.30 h. **Coloquio**17.30 - 18.30 h. **Grupo de Surrealismo de Secundaria. Experiencias en el aula y exposición de trabajos.**18.30 - 19.00 h. **Coloquio****Coffee-break**19.30 - 20.30 h. **Agrupación de teatro de Filología.****Jueves 27 de septiembre**

09.30 - 10.15 h. **Pilar Garcés: "E.L.T. Mesens y el movimiento surrealista en Londres: Le London Bulletin".** El presente estudio desvelará la importante labor realizada por el escritor surrealista belga E.L.T. Mesens para introducir el movimiento surrealista belga y francés en Londres. Su obra, poco conocida, y el interés despertado por su participación y creación de la revista surrealista London Bulletin- constituirán uno de los focos más relevantes de este estudio, cuyo interés radica en la novedad de la puesta en relieve de un escritor surrealista muy poco estudiado y de su ingente obra y labor, muy poco conocidas.

10'15-10'30 h. **Coloquio.**10.30 - 11.15 h. **Lourdes Terrón: "Fernand Dumont et Le mouvement Surréaliste en Hainaut"**

Pondremos de manifiesto la ingente labor realizada por el poeta Fernand Dumont (1906-1945) como promotor en París del movimiento surrealista de Hainaut. La noche, el silencio, la soledad, su gusto por el sueño y por el azar constituirán una de las constantes del imaginario de sus poemas y obras, que reflejan asimismo un particular y atrayente recorrido vital dentro del surrealismo.

11.15 - 11.30 h. **Coloquio****Coffee break**12.00 - 12.30 h. **Semblanza de Annie Le Brun a cargo de alumnos de 3º y 4º de Grados en Estudios Francófonos Aplicados.**12.30 - 13.15 h. **Loreto Casado: "En la estela de Annie Lebrun, Qui vive, considérations actuelles de l'inactualité du surréalisme".**

"En la estela de Annie Lebrun. Qui vive, considérations actuelles de l'inactualité du surréalisme". Los presupuestos del surrealismo enunciados por André Breton y que nos llegan hoy a través de los libros de Annie Le Brun invitan a una reflexión sobre el lenguaje, el pensamiento, el cuerpo y sus formas de expresión a la hora de cuestionar la sociedad y la "realidad" actual desde las ciencias y desde la literatura.

13.15 - 13.30 h. **Coloquio.**13.30 - 14.15 h. **Patricia Pareja: "La insumisión ante el estado de las cosas: Annie Le Brun y Nivaria Tejera o una libertad en constante erupción".**

"La insumisión ante el estado de las cosas: Annie Le Brun y Nivaria Tejera o una libertad en constante erupción". Annie Le Brun hace del hallazgo vital y poético su munición imparable en contra de la impostura que nos rodea, para construir esa "inmensa respiración colectiva" en un aire por fin vivo y abierto a lo esencial. Nivaria Tejera, autora cubana que vivió también en Tenerife y en París, relacionándose con las vanguardias, se hace eco de una naturaleza humana en continuo error que no consigue reconciliarse consigo misma. En un movimiento opuesto, ambas autoras nunca claudican en su empresa de cuestionar la verdad y sacudir desde su base el adormecimiento del mundo...

14.15 - 14.30 h. **Coloquio.****Almuerzo**16.00 - 16.30 h. **Marta Gómez (Doctoranda ULL):**

"Dos regiones periféricas frente al Centro: el surrealismo en Checoslovaquia y Tenerife". "Dos regiones periféricas frente al Centro: el surrealismo en Checoslovaquia y Tenerife". La investigadora se centra en los grupos de Gaceta de Arte y de Checoslovaquia, detallando sus coincidencias y especificidades, comparando los momentos y procesos históricos por los que cada uno tuvo que atravesar y cuáles fueron sus respuestas. Para ello detallará aportaciones en ciertas revistas clave, verificando no solo el peso de la Historia en ambas geografías, sino los posicionamientos de los autores más relevantes de ambos grupos en particular, teniendo como eje vertebrador los presupuestos enunciados por el grupo de París.

16.30 - 16.45 h. **Coloquio.**

16.45 - 17.30 h. **Isidro Hernández (Director artístico del TEA): "Casi el azar. Trayectorias de la decalcomanía de Óscar Domínguez".** "Casi el azar. Trayectorias de la decalcomanía de Óscar Domínguez". Abordamos la trayectoria de este procedimiento pictórico fundamental en la obra de Domínguez. La técnica de la decalcomanía resulta ingenua: La intervención del autor se reduce a extender gouache negro sobre una superficie; luego, a cubrir la superficie pintada con otra hoja ejerciendo una leve presión. Como en un golpe de dados, al levantar esta segunda hoja queda al descubierto una materia en gestación a punto de aflorar. Si los primeros lienzos surrealistas de Domínguez se nutren de la recreación de la atmósfera del sueño, la decalcomanía nos introduce de lleno en el sueño mismo...

17.30 - 17.45 h. **Coloquio.****Coffee break**18.00 - 20.15 h. **Proyección de la película Óscar, Una pasión surrealista, de Lucas Fernández y posterior coloquio con su director.****Viernes, 28 de septiembre**09.00 - 09.45 h. **Christine Béchet, Achille Chavée et la politique.**09.45 - 10.00 h. **Coloquio.**10.00 - 10.45 h. **Eglantine Lebacqz, Autour du Daily-Bul ("En torno al Daily-Bul")**10.45 - 11.45 h. **Película belga sobre el Daily Bul.**11.45 - 12.15 h. **Coloquio.**12'15 - 12'30 h. **Coffee break.**12.30 - 14.30 h. **Presentación de la cineasta Isabelle Dierckx y posterior visualización de su documental "La isla donde dormía La Edad de oro" (L'île où dormait l'Âge d'or, 2005).**14.30 - 14.45 h. **Coloquio con la cineasta.****Almuerzo**17.00 - 19.00 h. **Mesa redonda de surrealismo, cine y pintura (Coordinadora: Isabel Castells, con Joaquín Ayala y Gregorio Martín). Lugar: Aula Polivalente del Edificio Central de la ULL.**19.00 - 19.30 h. **Coloquio.****Beer break**20.30 h. **Representación de Crimen, de A. Espinosa, con N. Jojo, dir. E. Scala y prod. TEA. Lugar: Paraninfo de la ULL.**INSCRIPCIÓN: ENVIAR CORREO CON NOMBRE, DNI Y ESTUDIOS A [mgomgon@gmail.com](mailto:mgomgon@gmail.com)

DISEÑO WEB: E. GONZÁLEZ



**SURREALISMO**  
LA INSUMISION  
CONTRA EL  
ESTADO DE  
LAS COSAS  
ANNIE LE BRUN

**26 - 28 DE SEPTIEMBRE**

**LUGAR: CONFERENCIAS:** SALA DE AUDIOVISUALES (FILOLOGÍA, HUMANIDADES), CAMPUS DE GUAJARA, ULL. **MESA REDONDA:** AULA POLIVALENTE DEL EDIFICIO CENTRAL DE LA ULL.

[WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME](http://WWW.SURREALISMOTNF.WIXSITE.COM/HOME)

## Chine : exposition d'oeuvres de Picasso et de Dali à Lanzhou

[http://french.xinhuanet.com/2018-08/04/c\\_137367889.htm](http://french.xinhuanet.com/2018-08/04/c_137367889.htm)

[French.xinhuanet.com](http://french.xinhuanet.com) | Publié le 2018-08-04 à 15:09

LANZHOU, 4 août (Xinhua) -- Des oeuvres de Pablo Picasso et Salvador Dali sont exposées dans un musée de Lanzhou, ville de la province chinoise du Gansu (nord-ouest), pour marquer le 45e anniversaire de la mort de Picasso.

Cette exposition au Musée provincial du Gansu présente 124 oeuvres d'art, dont 109 gravures de Picasso et 15 gravures et sculptures de Dali.

Selon le musée, cet événement vise à permettre aux visiteurs de découvrir l'histoire de l'art et de l'esprit humain à travers le cubisme de Picasso et le surréalisme de Dali.

Cette exposition se tiendra **jusqu'au 7 octobre**.

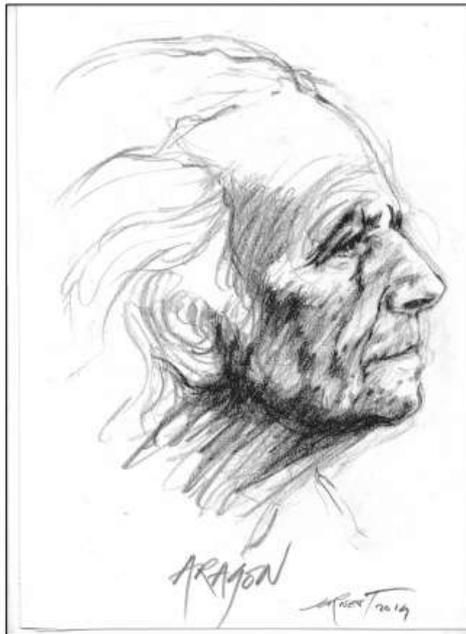
## Rappel : Colloque Aragon vivant – CCI de Cerisy-la-Salle

Colloque de Cerisy 

### Aragon vivant

sous la direction de Daniel BOUGNOUX et Luc VIGIER

*du mercredi 10 août (19h) au vendredi 17 août (14h) 2018*



**Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle**  
**Le Château, 50210 Cerisy-la-Salle - France**



(+ 33) 2 33 46 91 66



info.cerisy@ccic-cerisy.asso.fr



www.ccic-cerisy.asso.fr



@CerisyColloques

## Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
COBRA La Couleur spontanée	Musée de Pont-Aven	10 mars 2018	10 juin 2018
Monique Sebbag : Quatre femmes de tête : Claude Cahun, Leonor Fini, Meret Oppenheim et Toyen	APRES à La Halle Saint-Pierre Paris	9 juin 2018 de 15h30 à 18h	9 juin 2018 de 15h30 à 18h
Man Ray 14.02. - 24.06.2018	Bank Austria Kunstforum Wien Freyung 8 1010 ViennaAustria T: (+43 1) 537 33 26 F: (+43 1) 537 33 27 E: office@kunstforum wien.at	14.02.2018	24.06.2018
Juan Miro sculptures, 1928-1982	Santander (ES) Centre Botin	20 mars 2018	02 septembre 2018
Dada Russe, 1914- 1924	Musée de la reine Sophie Madrid (ES)	06 juin 2018	22 octobre 2018
Gordon Matta-Clark, Anarchitecte	Musée du Jeu de Paume Paris	05 juin 2018	23 septembre 2018
ABCDuchamps	Musée des Beaux-arts Rouen	14 juin 2018	24 septembre 2018
1948 La biennale de Peggy Guggenheim	Collezione Peggy Guggenheim Palazzo Venier dei Leoni Dorsoduro 701 I-30123 Venezia	25 mai 2018	25 novembre 2018
Imagination souveraine, correspondance entre romantisme et surréalisme	Tour 46 – Belfort Rue Bartholdi 90000 Belfort	29 juin 2019	30 septembre 2018

Bonne semaine,  
Henri Béhar : [henri.behar \[arobase\] sorbonne-nouvelle.fr](mailto:henri.behar@arobase.sorbonne-nouvelle.fr)  
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : [melusine@listes.univ-paris3.fr](mailto:melusine@listes.univ-paris3.fr)

Liste Mélusine, comme le site Mélusine  
[<http://melusine-surrealisme.fr>],  
est une production de l'APRES  
(Association pour l'étude du surréalisme  
présidée par Henri Béhar)



Semaine 32

## Sommaire

Livre parution : catalogue de l'exposition La Cuisine de Picasso.....	1
Les génies sont dans la cuisine.....	2
Thérèse Plantier : femme libre, insoumise avant l'heure.....	4
UN ÉCRIN DU CUBISME ET DU SURREALISME.....	5
UN CAFÉ, DES IDÉES, L'ADDITION (8/11).....	6
Le Café Odeon, théâtre des avant-gardes révolutionnaires.....	6

Livre parution : catalogue de l'exposition *La Cuisine de Picasso*

<http://www.museupicasso.bcn.cat/es/>



## Les génies sont dans la cuisine

EMMANUEL GUIGON

Une exposition sur la cuisine de Picasso ? Pourquoi pas ? L'entreprise n'est pas du tout incongrue. Car la cuisine est un révélateur subtil des arts de Picasso : peinture, gravure, sculpture, céramique, poésie, théâtre. Il ne faut pas négliger le rôle des restaurants comme lieu de rendez-vous des avant-gardes, depuis Els Quatre Gats, à Barcelone, jusqu'au Lapin agile, sur la butte Montmartre, où s'attablaient les bohèmes de l'époque et la petite troupe de Picasso. Les mets, les ustensiles ainsi que les lieux relatifs à la cuisine ont un fort pouvoir d'évocation ou bien d'association. L'acte même de se nourrir et de digérer est une métaphore pour un créateur. À travers le comestible et même l'immangeable, il y a une possibilité joyeuse d'engloutir le monde. Picasso possède ce goût du monde et du concret jusqu'à réellement y mordre : « je n'en peux plus de ce miracle qui est de ne rien savoir dans ce monde et de n'avoir rien appris qu'à aimer les choses et les manger vivantes ». Ses inventions permanentes et l'euphorie de son imaginaire sont les témoins d'un appétit insatiable. Picasso entre en scène dans l'arène de la cuisine et y entame son grand cérémonial. Héraclite l'avait dit : « les génies sont dans la cuisine ».

### Sommaire catalogue La cuisine de Picasso

19 *Les génies sont dans la cuisine*

Emmanuel Guigon

21 *Que peut la cuisine de Picasso ?*

Androula Michael

39 *Entre les crayons, les pinceaux et les mots*

Claustre Rafart i Planas

63 *De la taverne Els Quatre Gats à l'auberge-atelier Cal Tampanada*

Claustre Rafart i Planas

103 *Natures vivantes cubistes*

Androula Michael

119 *Le verre de Picasso*

Laurence Bertrand Dorléac

139 *Branle-bas de combat dans les cuisines : l'épopée de la cuisine cubiste*

Jean-Paul Morel

173 *De la métaphore à la réalité : les sculptures-assemblages de Vallauris*

Cécile Godefroy

*LES ÉCRITS DE PICASSO ET LA CUISINE*

189 *La peinture à l'estomac*

Marie-Laure Bernadac

197 *Nourriture immangeable et bile noire de la mélancolie*

Androula Michael

203 *Ce qui mijote dans Le Désir attrapé par la queue ou la dramaturgie gastro-poétique sous l'Occupation*

Jèssica Jaques Pi

217 *Les nourritures terrestres des Quatre petites filles*

Christine Piot

229 *Les années de l'Occupation et le restaurant Le Catalan*

Emmanuel Guigon

243 *Entre Éros et Thanatos dans La Cuisine de Picasso*

Peter Read

269 *Picasso et les recettes de l'estampe*

Coline Zellal

285 *Les Déjeuner sur l'herbe (1959-1962) de Pablo Picasso : le pique-nique philosophique*

Émilie Bouvard

*POST-SCRIPTUM*

299 *Il y a un cheveu dans ma soupe : à propos de la question de Ferran Adrià « La cuisine, qu'est-ce que*

*c'est ? »*

Emmanuel Guigon et Jèssica Jaques Pi

315 Liste des oeuvres

**Crédit photographique image couverture *La cuisine de Picasso* :**

Photo de couverture *La cuisine de Picasso* : Robert Capa,  
Pablo Picasso au musée Grimaldi, Antibes, août 1948  
Robert Capa © International Center of Photography  
© Succession Pablo Picasso, VEGAP, Madrid 2018

Exposition : La Cuisine de Picasso du 25 mai au 30 sept 2018, musée Picasso, Barcelone.

**CONFÉRENCE : « LE SURRÉALISME AU JAPON » LE 30 AOÛT À ST-CIRQ-LAPOPIE**

L'association "La Rose Impossible" accueillera le jeudi 30 août 2018 à 19h30 dans l'ancienne maison d'André Breton à Saint-Cirq-Lapopie, une conférence sur le thème "Le surréalisme au Japon", animée par Martine Monteau et la professeure Atsuko Nagai (Université de Tokyo), toutes deux à l'origine du dossier réalisé sur le même thème pour la revue *Mélusine* N°XXXVI. La soirée se poursuivra autour d'un cocktail dînatoire puis d'une performance pluridisciplinaire du collectif d'artistes latino américains de L'Archibrazo, de passage en Europe dans le cadre de leur "Festival Nomade Surréaliste".  
Bien cordialement

Laurent Doucet



### Mélusine 36 Masculin/Féminin et Le surréalisme au Japon

#### **Thérèse Plantier : femme libre, insoumise avant l'heure**

<https://www.ladepeche.fr/article/2018/08/08/2848410-therese-plantier-femme-libre-insoumise-avant-l-heure.html>



Thérèse Plantier est décédée en 1990.

Marie-Christine Brière, poétesse albigeoise, ancienne élève de Jean Roques, nous a quittés. Sa famille est connue. Son père, officier de marine, fut la seule victime française à Bizerte (1961), son frère Philippe, qui a enseigné dans le monde entier, fut un champion du 800 mètres. Elle a

---

dirigé l'hommage à Thérèse Plantier (1911-1990), poète, essayiste, romancière. Cette dernière fut proche du surréalisme, trotskiste, féministe, animaliste, c'est dire qu'elle fut dérangeante. Le titre du livre est celui d'un de ses recueils de poésie. Parmi ses œuvres poétiques :

«Je ne regrette pas le père Ubu», dans ses romans : «Leçons de Ténèbres», ses essais : «Le Discours du mâle - Logos Spermaticos», «Provence, ma haine».

Provocatrice, sans concessions aux compromis, elle fut une insoumise. Sont rassemblés ici les témoignages de ceux qui l'ont connue, appréciée, avec qui elle s'est parfois fâchée puis réconciliée, comme Violette Leduc.

Elle fut mariée quatre fois, la dernière avec son cadet d'un demi-siècle, qui se suicida après sa mort, mais eut aussi des expériences homosexuelles. Professeur, elle participe très activement au trotskisme dans les années 30. Elle suit son second mari dans les colonies françaises pendant 10 ans. Par la poésie, elle se rapproche du pape du surréalisme André Breton.

En Provence, à Faucon, au nord du Ventoux, elle tient un camping, où elle reçoit ses amis et fustige la dénaturation de la Provence. Elle meurt finalement en Périgord. Des textes de Thérèse Plantier sont proposés ici.

L'une des poètes du XXe siècle, «la plus démesurément subversive», écrit Marie-Christine Brière, dont des poésies inédites seront publiées par son amie Françoise Armengaud qui signe le texte sur l'engagement animaliste de Thérèse.

Marie-Christine Brière (sous la direction) : « Jusqu'à ce que l'enfer gèle, hommage à Thérèse Plantier », collection Approches littéraires, L'Harmattan, 2017, 273 pages, 27,50 euros.

*Robert Fabre*

---

## UN ÉCRIN DU CUBISME ET DU SURRÉALISME

Chaque samedi, retrouvez une exposition ou un musée. Aujourd'hui, la donation Jardot, le musée d'art moderne de Belfort.

<https://www.vosgesmatin.fr/art-et-culture/2018/08/11/un-ecrin-du-cubisme-et-du-surrealisme>

•LE 11/08/2018 À 05:00

### •ÉDITION ABONNÉ

Chaque samedi, retrouvez une exposition ou un musée. Aujourd'hui, la donation Jardot, le musée d'art moderne de Belfort.



### Accès

**Musée d'Art moderne - Donation Maurice Jardot**

8 rue de Mulhouse  
90000 Belfort  
Tél. : 03.84.54.25.51

Fax : 03.84.28.52.96  
musees@mairie-belfort.fr  
www.ville-belfort.fr

## UN CAFÉ, DES IDÉES, L'ADDITION (8/11)

### Le Café Odeon, théâtre des avant-gardes révolutionnaires

Par Manouk Borzakian, Géographe — 9 août 2018 à 17:16

[http://www.liberation.fr/debats/2018/08/09/le-cafe-odeon-theatre-des-avant-gardes-revolutionnaires\\_1671806](http://www.liberation.fr/debats/2018/08/09/le-cafe-odeon-theatre-des-avant-gardes-revolutionnaires_1671806)



Le Café Odeon a été fondé en 1911. Et a échappé à une démolition il y a un peu plus de cinquante ans, grâce à la mobilisation des riverains. Photo archives du Café Odeon

A Zurich, ville emblématique de la Réforme protestante, sixième place bancaire au monde, des révolutions, artistiques ou politiques, se sont fomentées sous les lustres de cristal et dans les odeurs de tabac de ce café si viennois. Lénine y a appris l'éclatement de la révolution de 1917, et Joyce y a écrit «Ulysse».

Zurich: le Café Odeon, théâtre des avant-gardes révolutionnaires



On sort de la gare de Zurich par l'accès principal, plein sud. Droit devant, la Bahnhofstrasse s'ouvre dans l'ombre d'un monumental Alfred Escher, fierté locale haute de quelques mètres, avec autant de piédestal. Cette gloire statufiée n'est pas un artiste ou un philosophe, mais un notable du cru, dont la renommée tient à deux exploits : la fondation du Crédit suisse et l'idée de creuser une ligne de chemin de fer sous le massif du Saint-Gothard. On a les figures tutélaires que

l'on peut.

On déambule dans un ballet de tramways à la ponctualité mondialement célèbre et un alignement d'enseignes invite à s'abandonner à l'ivresse de la consommation compulsive. Chanel ou H & M, Prada ou Zara, Dior ou Benetton, l'œcuménisme est de mise, la Bahnhofstrasse s'offre à toutes les bourses ou presque, sans discrimination.

## Façade en travertin

Qui goûte modérément les délices du shopping effectuera un pas de côté, pour suivre les quais de la Limmat. La rivière s'échappe quelques mètres plus loin du lac, et goélands et cygnes témoignent de la proximité de cette étendue d'eau en forme de banane héritée de la dernière glaciation. Sur les deux rives se dresse la vieille ville avec ses clochers : à droite, l'église Saint-Pierre au cadran de près de neuf mètres de diamètre et la Fraumünster aux vitraux peints par Chagall, à gauche les deux tours de la Grossmünster, masse austère à l'intérieur réjouissant comme celui d'une grotte, emblème d'une ville façonnée au XVI<sup>e</sup> siècle par la Réforme.

Encore quelques pas entre les bâtisses bourgeoises des quais, un magasin de souvenirs helvétiques - caquelons, couteaux suisses et bibelots à la gloire des bovins -, les bâtiments publics aux tons gris de la molasse du Plateau suisse, les terrasses chauffées en hiver pour y déguster de la fondue à l'appenzeller... et l'on aperçoit, au bord du lac, l'opéra. Voici Bellevue, cœur de la principale métropole suisse, quartier parmi les plus animés et les plus riches de la ville. Là, depuis 1911, se dresse un bâtiment à la façade en travertin tirant sur le rouge, dont la destruction a été empêchée par les protestations de la population il y a un peu plus de cinquante ans. Dehors, de part et d'autre de l'angle de l'immeuble, deux fois deux rangées de tables, avec des parasols ouverts en été et, en hiver, des fourrures sur les sièges, vous attendent pour dévorer des hamburgers et siroter du prosecco, le plus suisse des vins italiens. Car ce n'est pas un immeuble qu'ont sauvé les riverains, mais une institution : le Grand Café Odeon

Zurich: le Café Odeon, théâtre des avant-gardes révolutionnaires



On sort de la gare de Zurich par l'accès principal, plein sud. Droit devant, la Bahnhofstrasse s'ouvre dans l'ombre d'un monumental Alfred Escher, fierté locale haute de quelques mètres, avec autant de piédestal. Cette gloire statufiée n'est pas un artiste ou un philosophe, mais un notable du cru, dont la renommée tient à deux exploits : la fondation du Crédit suisse et l'idée de creuser une ligne de chemin de fer sous le massif du Saint-Gothard. On a les figures tutélaires que l'on peut.

On déambule dans un ballet de tramways à la ponctualité mondialement célèbre et un alignement d'enseignes invite à s'abandonner à l'ivresse de la consommation compulsive. Chanel ou H & M, Prada ou Zara, Dior ou Benetton, l'œcuménisme est de mise, la Bahnhofstrasse s'offre à toutes les bourses ou presque, sans discrimination.

Façade en travertin

Qui goûte modérément les délices du shopping effectuera un pas de côté, pour suivre les quais de la Limmat. La rivière s'échappe quelques mètres plus loin du lac, et goélands et cygnes témoignent de la proximité de cette étendue d'eau en forme de banane héritée de la dernière glaciation. Sur les deux rives se dresse la vieille ville avec ses clochers : à droite, l'église Saint-Pierre au cadran de près de neuf mètres de diamètre et la Fraumünster aux vitraux peints par Chagall, à gauche les deux tours de la Grossmünster, masse austère à l'intérieur réjouissant comme celui d'une grotte, emblème d'une ville façonnée au XVI<sup>e</sup> siècle par la Réforme.

Encore quelques pas entre les bâtisses bourgeoises des quais, un magasin de souvenirs helvétiques - caquelons, couteaux suisses et bibelots à la gloire des bovins -, les bâtiments publics aux tons gris de la molasse du Plateau suisse, les terrasses chauffées en hiver pour y déguster de la fondue à l'appenzeller... et l'on aperçoit, au bord du lac, l'opéra. Voici Bellevue, cœur de la principale métropole suisse, quartier parmi les plus animés et les plus riches de la ville.

Là, depuis 1911, se dresse un bâtiment à la façade en travertin tirant sur le rouge, dont la destruction a été empêchée par les protestations de la population il y a un peu plus de cinquante ans. Dehors, de part et d'autre de l'angle de l'immeuble, deux fois deux rangées de tables, avec des parasols ouverts en été et, en hiver, des fourrures sur les sièges, vous attendent pour dévorer des hamburgers et siroter du prosecco, le plus suisse des vins italiens. Car ce n'est pas un immeuble qu'ont sauvé les riverains, mais une institution : le Grand Café Odeon.

Les stores et l'enseigne surplombant les deux grandes portes battantes annoncent la couleur : rouge. La teinte cerise des banquettes et des sièges leur répond de l'intérieur où, Art nouveau oblige, ça brille à toute heure et en toute saison, la lumière des lustres se reflète dans les gigantesques miroirs, des rampes en laiton serpentent en haut et en bas du comptoir - un comptoir : une rareté en Suisse, et celui-là se remplit chaque soir -, l'or occupe jusqu'aux crochets des portemanteaux. La hauteur du plafond favorise-t-elle la germination des idées ? Si oui, voilà une explication possible à la liste délirante d'écrivains, de peintres, de penseurs politiques et de savants dont les fesses ont reposé sur le cuir rouge de cet Odeon à l'atmosphère comme figée plusieurs décennies en arrière.

Le «wagon plombé»

James Joyce, l'un des plus célèbres habitués du lieu, y aurait passé de longues heures à rédiger *Ulysse* et à discuter avec le peintre Frank Budgen, son premier lecteur et critique. On veut croire qu'il a aussi échangé quelques mots avec Augusto Giacometti. Moins célèbre que son petit-neveu Alberto, le peintre suisse avait son atelier dans l'immeuble et a laissé, grand prince,

une *Farbstudie* très kandinskienne dans le livre d'or que tenait la propriétaire de l'époque - en 2017, une vente aux enchères a permis à ce condensé de souvenirs zurichois de trouver un heureux acquéreur pour la modique somme de 42 000 francs suisses.

Selon toute probabilité, Joyce comme Giacometti ont croisé à l'Odeon un certain Vladimir Ilitch. En février 1916, Lénine loge avec sa femme dans une rue voisine, après avoir fui la Galicie où les autorités austro-hongroises, suspicieuses à l'égard des ressortissants russes, lui avaient fait durant quelques jours l'honneur de leurs prisons.

Il fréquente les militants socialistes réfugiés comme lui en Suisse, lit Marx et Engels dans les bibliothèques de la ville et écrit *l'Impérialisme, stade suprême du capitalisme*. Entre deux séances de travail, il épluche à l'Odeon, dit-on, la presse internationale - café viennois oblige, tout est là sauf *la Pravda*. Il apprend début 1917 la nouvelle de la révolution de Février en Russie, et c'est sans doute là, derrière les immenses vitres donnant sur le Limmatquai, que prend forme l'idée de renverser le gouvernement provisoire. Fin mars, une entrevue réunit le futur président du Conseil des commissaires du peuple et quelques fidèles : Radek, Zinoviev, Sokolnikov... Un train surnommé «le Wagon plombé» part le lendemain et mènera une poignée de bolcheviks en Russie via l'Allemagne, la Suède et la Finlande, pour un périple de 3 200 kilomètres dont on connaît les suites. Difficile de ne pas imaginer, perdues dans le bruit et les volutes de la fumée chatouillant les lustres de l'Odeon, quelques idées qui finiront dans les «Thèses d'avril» et, surtout, pèseront pour plusieurs décennies sur la destinée de la Russie et du monde.

Dans la même odeur de tabac et d'alcool, une révolution artistique a précédé de quelques mois la politique. Car s'il a sans doute élaboré des stratégies aux conséquences incalculables, Lénine concevait aussi à l'Odeon des plans sur 64 cases noires et blanches : il disputait des parties d'échecs avec un certain Tristan Tzara, qui lui-même ignorait le passé et encore plus l'avenir de son partenaire de jeu.

Tzara, poète roumain d'à peine 20 ans, arrive à Zurich en 1914 et rencontre bientôt l'auteur allemand Hugo Ball, expulsé d'Allemagne pour ses sympathies bakouniniennes. Dans l'arrière-salle d'une auberge de la vieille ville, ils créent le Cabaret Voltaire et invitent d'autres artistes à des soirées de danse, de musique et de jeux littéraires annonçant le surréalisme.

Ironie de la géographie, c'est donc à deux pas de la statue de Zwingli que, de ces réunions quotidiennes de jeunes épris de poésie et de peinture, va naître le mouvement dada. D'un côté, le sévère curé zurichois a gagné sa ville à la Réforme en 1523, avant de tenter de l'imposer aux cantons voisins - y compris par la force, au point qu'il meurt au combat lors de l'une des premières guerres de religion suisses. De l'autre, quelques bohèmes fuyant la Première Guerre mondiale autant que l'ennui de la société bourgeoise créent l'un des mouvements artistiques les plus originaux du XX<sup>e</sup> siècle.

«Le lac sourit aimablement»

Quand, à l'été 1916, le patron de l'auberge congédie ses hôtes trop bruyants au goût du voisinage, l'Odeon, qui n'a pas d'heure de fermeture, leur offrira l'asile.

Depuis, les empires se sont effondrés, les guerres européennes sont finies. Zurich n'accueille plus de réfugiés politiques, d'artistes et de scientifiques venus des quatre coins de l'Europe. Déjà, en 1938, le poète hongrois Ödön von Horvath, fuyant le nazisme, constatait avec amertume : «*Les villas des millionnaires sont entourées de magnifiques jardins, et le lac sourit aimablement.*»

Aujourd'hui, sur les quais, le vrombissement des Porsche, des Jaguar et des Lamborghini rappelle la proximité de la Paradeplatz, où se dresse le siège du Crédit suisse et dont le sous-sol, dit la légende, regorge de lingots - quant à l'origine desdits lingots, voilà un

sujet qu'on aura l'élégance d'éviter d'aborder avec la population locale.

En 1968, bien loin de la folie dada, mais toujours dans l'ombre de Zwingli et d'Escher, l'Odeon mettait dehors une cliente coupable de porter une minijupe. Le café a perdu depuis la moitié de sa surface au profit d'une pharmacie et ferme à minuit en semaine, à 2 heures le week-end. On ne fume plus dans les cafés suisses depuis 2009, mais on peut y suivre les matchs de la Coupe du monde.

Et qui sait : en dépit de la tranquillité apparente du «*plus grand village du monde*», selon le mot d'un habitué rencontré il y a quelques années, un café dont le marbre rose vous suit aux toilettes et où presque tout fut réinventé il y a un siècle peut encore surprendre son monde.

## Agenda

Magritte	ATOMIUM Square de l'Atomium, 1020 Bruxelles	21 septembre 2017	10 septembre 2018
Juan Miro sculptures, 1928-1982	Santander (ES) Centre Botin	20 mars 2018	02 septembre 2018
Dada Russe, 1914-1924	Musée de la reine Sophie Madrid (ES)	06 juin 2018	22 octobre 2018
Gordon Matta-Clark, Anarchitecte	Musée du Jeu de Paume Paris	05 juin 2018	23 septembre 2018
ABCDuchamps	Musée des Beaux-arts Rouen	14 juin 2018	24 septembre 2018
1948 La biennale de Peggy Guggenheim	Collezione Peggy Guggenheim Palazzo Venier dei Leoni Dorsoduro 701 I-30123 Venezia	25 mai 2018	25 novembre 2018
Imagination souveraine, correspondance entre romantisme et surréalisme	Tour 46 – Belfort Rue Bartholdi 90000 Belfort	29 juin 2019	30 septembre 2018

Bonne semaine,  
Henri Béhar : [henri.behar \[arobase\] sorbonne-nouvelle.fr](mailto:henri.behar@arobase.sorbonne-nouvelle.fr)  
<http://melusine-surrealisme.fr/henribehar/wp/>

Site Mélusine /<http://melusine-surrealisme.fr/wp>

Pour envoyer un message à tous : [melusine@listes.univ-paris3.fr](mailto:melusine@listes.univ-paris3.fr)